



Au fil des ans

Revue de la Société historique de Bellechasse



75^{ème} parution
**Bellechassois autour
du monde**

photo Paul St-Arnaud

Vol. 20 - n°4 - Automne 2008 - 5\$



Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse
président: Jean-Pierre Lamonde, 418 887-3761
lamondej@globetrotter.net

vice-président: Conrad Paré, 418 887-3238
conpar@globetrotter.net

trésorière: Gisèle Lamonde, 418 887-3761
gisele.lamonde@globetrotter.net

secrétaire: Nicole Picard, 418 837-9768
picard.tardif@sympatico.ca

Lise Fleury Gosselin: 418 887- 6030
fleuryl@globetrotter.net

Réjean Bilodeau: 418 789- 3664

Paul St-Arnaud: 418 884-4128
paulst-arnaud@globetrotter.net

Pierre Prévost: 418 882-3528
mjd@mediom.qc.ca

Robert Lebrun: 418 883-5110
robert.lebrun@globetrotter.net

Membres d'honneur de la Société historique de Bellechasse

- 0006 André Beaudoin
- 0008 Claude Lachance
- 0016 Fernand Breton
- 0019 Benoît Lacroix
- 0033 Roger Patry
- 0038 Claudette Breton
- 0162 Charles-Henri Bélanger

Territoire de la Société historique de Bellechasse

Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

Responsable de la publication: Société historique de Bellechasse

Coordinateur: Robert Lebrun

Équipe éditoriale: Conrad Paré, Jean-Pierre Lamonde, Robert Lebrun.

Inscription et renouvellement: Lise Fleury Gosselin

Conception graphique: Julien Fontaine - julien.fontaine278@gmail.com

Cotisation annuelle: 20 \$

Adresse postale: 8, avenue Commerciale, Saint-Charles, GOR 2T0

Courriel: redaction@shbellechasse.com

Site Web: www.shbellechasse.com

Dépôt légal:

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006 ISSN D381 079

Les textes publiés dans cette revue sont la responsabilité de leurs auteurs.

Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte.

La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, Au fil des ans est publié quatre fois l'an.

La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Mot du président

Les derniers mois ont été fort occupés pour la Société historique de Bellechasse (SHB). Nous avons notamment travaillé avec la MRC à organiser le colloque sur l'avenir du patrimoine religieux en Bellechasse. Vous trouverez en page 3 un compte-rendu de cet événement. Même si la rencontre est qualifiée de succès, tout reste pourtant à faire : donner un avenir à nos églises, entretenir et mettre en valeur l'ensemble du patrimoine.

Dans chaque municipalité, les citoyens et paroissiens seront invités à réfléchir à ces thèmes. Nous souhaitons que les membres de la SHB soient les plus imaginatifs.

D'autre part, nous travaillons depuis des mois à la préparation d'un beau livre sur Bellechasse et son patrimoine religieux. L'objectif est de faire connaître et aimer ce patrimoine que nos ancêtres ont édifié et que toutes les générations ont su préserver et transmettre.

Toutes les municipalités seront concernées par le livre. Des milliers de photos ont été prises.

Nous travaillerons à la rédaction des textes jusqu'en avril 2009, à la suite de quoi nous remettrons à l'éditeur le fruit de notre travail.

Le livre sera disponible en septembre prochain, ce qui vous permettra de faire vos cadeaux de Noël en 2009.

Jean-Pierre Lamonde, président

Mot de la rédaction

Vous tenez entre vos mains la 75^e parution d'Au fil des ans. C'est un bel honneur pour nous de vous la livrer en ce mois de décembre 2008. Tant de responsables et de collaborateurs ont travaillé avant nous sur cette revue distribuée maintenant à 425 membres. Il nous appartient de poursuivre et de vous donner rendez-vous à la 100^e parution.

Nous devons faire de ce numéro un « spécial St-Philémon », comme nous avons fait pour St-Léon au dernier numéro. Des textes promis ne sont pas arrivés dans les délais de sorte que nous avons dû reporter pour le prochain numéro. Vous aurez toutefois droit à d'autres thèmes intéressants comme ce magistral

dossier d'histoire et de généalogie sur les Tanguay aux Abénakis, puis prenez connaissance des frères Ruel, photographes à St-Lazare au 19^e siècle.

Vous aurez droit également à un survol des presque 20 ans d'Au fil des ans avec une sélection fort intéressante d'articles faite par André Beaudoin concernant les Bellechassoises autour du monde.

Un tout aussi intéressant sur d'illustres Gosselin de St-Charles par Lise Fleury-Gosselin et une suite du dernier numéro portant sur les Marceau. Pour ma part, j'ajoute une autre Trouvaille portant cette fois sur un testament du 19^e siècle fait à St-Lazare. Joyeuses fêtes à toutes et tous, et bonne lecture.

Robert Lebrun redaction@shbellechasse.com

Sommaire

Dossier : Au fil des ans et le Bellechassoises autour du monde 22

- *Colloque sur le patrimoine religieux en Bellechasse*
Osons rêver ! 3
- *Trouvailles*
Un testament modèle du 19^e siècle 4

- *Les Tanguay et la conquête!*
De Pierre à Maurice Tanguay aux Abénakis 5
- Des Gosselin illustres de St-Charles 13
- L'oncle Pitt des États 16
- Un studio de photographie en campagne 17
- Les Marceau (suite) 29

Colloque sur le patrimoine religieux en Bellechasse

Osons rêver !

par Jean-Pierre Lamonde

Plus d'une centaine de personnes ont participé le samedi 13 septembre à Saint-Anselme à un colloque dont le thème était « L'avenir de mon église dans ma communauté ». Des représentants de chacune des municipalités, dont 16 maires, les responsables des Fabriques et des invités spéciaux ont assisté aux présentations et participé aux échanges en atelier.

Organisé conjointement par la MRC de Bellechasse et la Société historique de Bellechasse, le colloque était sous la présidence du Préfet de la MRC, M. Hervé Blais, qui a déclaré en ouverture que son organisation était prête à appuyer les initiatives locales des personnes qui voudront bien travailler à donner un avenir à ce patrimoine. Mgr Jean-Pierre Blais, évêque auxiliaire de Québec, vicaire général et président du comité du patrimoine religieux du diocèse de Québec, a affirmé que l'église est un héritage communautaire, à la fois pour les paroisses et pour les municipalités. Il est d'avis que les paroisses (Assemblées de fabrique) ne peuvent plus seules assumer l'avenir des églises. Il a transmis le message que les autorités diocésaines sont heureuses de cette rencontre et que le partenariat est la voie à privilégier.

Pour sa part, le conférencier invité, M. Mario Dufour, président de la Commission des biens culturels, après avoir souligné la laïcité de collaboration entre l'église et la communauté, a donné le ton des réflexions de la journée en invitant les participants à oser rêver ensemble l'avenir de leur église dans leur communauté. Trouvez des usages nouveaux à votre église, a-t-il dit, invitez les groupes communautaires et faites de la place aux activités culturelles. Il a invité les responsables à dresser un état des lieux du patrimoine et à bâtir un avenir à cet héritage que les anciens nous ont légué. Par la suite, une responsable du secteur des fabriques à l'évêché, M. Rémy

Gagnon, a fait un état de situation des fabriques pour nous apprendre que les budgets des Fabriques de Bellechasse sont pour la plupart équilibrés, mais que, d'autre part, certaines d'entre elles accusent des déficits et ont des réserves fragiles. Il est apparu clairement que la situation ne pouvait pas perdurer et qu'à la première difficulté d'importance, des fabriques ne pourraient plus faire face à l'entretien de leur parc immobilier. Si cette situation n'est pas propre à Bellechasse, elle n'en est pas moins inquiétante. Enfin, le président d'assemblée de fabrique de La Durantaye, M. Pierre Bolduc, a expliqué le processus suivi par la communauté locale pour en arriver à organiser la reconversion de l'église locale en bâtiment multifonctionnel, servant à la fois pour le culte et les activités sociales et culturelles. Ce qu'on appelle joindre la fonction culturelle à la fonction culturelle.

Les ateliers ont donné lieu à des réflexions aussi diverses que pertinentes. Les participants ont eu à répondre à quatre questions : pourquoi conserver le patrimoine religieux, comment s'y prendre, qui devrait s'en charger et enfin quelles actions poser maintenant et à plus long terme. Un fort intérêt pour ce type de patrimoine s'est dégagé des échanges en ateliers, en raison notamment de sa valeur symbolique et identitaire. L'église est non seulement le phare du village, mais elle participe largement à la définition du cœur de ce village. C'est un héritage à accepter, découvrir, entretenir et transmettre. Le patrimoine religieux, comme tout autre patrimoine, doit



Intérieur de l'église de La Durantaye qui sera bientôt transformée en lieu multifonctionnel photo: Yvan Gravel

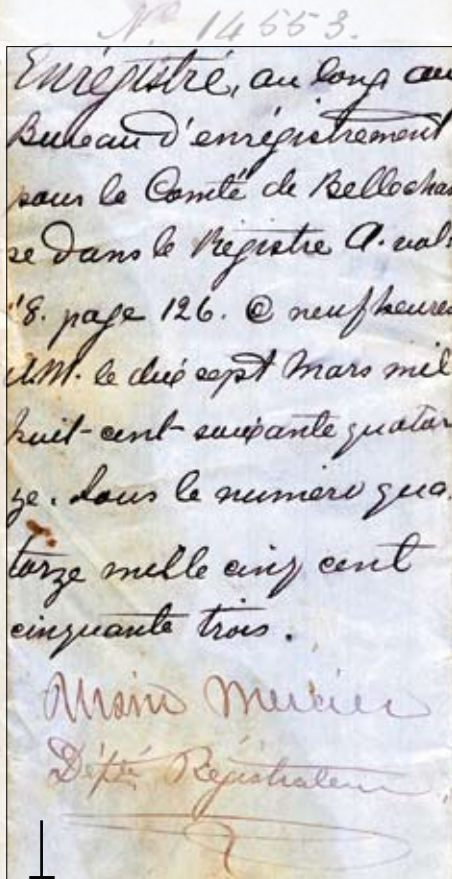
être perçu comme une richesse à exploiter et non comme un fardeau à traîner. Quant aux moyens à prendre pour le conserver, l'unanimité se fait autour du concept d'une utilisation maximale du bâtiment. Toutefois, les usages doivent être compatibles les uns avec les autres, entre autres avec la vocation culturelle originale du lieu.

Ces activités, même si elles ne sont pas toutes très payantes, légitiment l'utilisation de fonds publics pour son maintien. Quant à ceux qui doivent prendre l'initiative de la préservation et de la mise en valeur du patrimoine religieux, il est apparu à tous que c'était la responsabilité de la communauté, par l'intermédiaire de sa municipalité et de son assemblée de fabrique. C'est pourquoi, dans les actions à conduire, la première est d'inviter les conseils municipaux et les assemblées de fabrique à s'asseoir ensemble pour examiner la situation et trouver les solutions appropriées. Les réflexions dont elles auront la charge comprendront notamment l'établissement d'un carnet de santé des bâtiments et l'élaboration d'un plan d'action pour leur mise en valeur. Enfin, les participants ont suggéré de se revoir dans six mois ou un an afin d'évaluer le chemin parcouru par chaque localité depuis le colloque. □

Trouvailles

Un testament modèle du 19^e siècle

(Extrait du Fonds Louis-Napoléon Goupil (privé)) - Par Robert Lebrun



Copie extraite
du Fonds Napoléon Goupil

« L'an mil huit cent soixante quatre, le 27^{ème} jour du mois de janvier, sous le numéro treize cent quatre vingt dix-huit.

En présence de nous, Désiré Larue, Notaire public pour la province de Québec, résidant en la paroisse Saint-Gervais, Comté de Bellechasse, ci-après nommés, soussignés.

Est comparue Dame Geneviève Goupil, veuve de feu Louis Couture, en son vivant, cultivateur demeurant en la paroisse de Saint-Claire, Comté de Dorchester, et y résidant elle-même actuellement, rentière.

Laquelle étant dans la chambre du Nord et servant de cuisine de la maison où demeure Jean-Baptiste Coulombe, en la paroisse Saint-Lazare sus dit Comté de Bellechasse, légèrement indisposée

de corps, mais cependant bien saine d'esprit, de mémoire, de jugement et d'entendement, ainsi qu'elle est apparue aux dits Notaire et témoins soussignés, mandés par la dite comparante et présents pour l'exécution de son présent testament, qu'elle leur a fait nommer et dicter, savoir :

Premièrement, je recommande mon âme à Dieu.

Deuxièmement, je veux et ordonne que mes dettes soient payées et mes torts réparés sur mes biens par mes Exécuteurs testamentaires ci-après nommés.

Troisièmement, je désire, qu'avenant mon décès, mon corps soit inhumé dans le cimetière ou dans l'église de la dite paroisse Saint-Lazare, à la discrétion de mes exécuteurs testamentaires ci-après nommés à la suite d'un service convenable et honorable, le jour de mon inhumation ; qu'un autre service semblable soit chanté au bout de l'an de mon décès ; et qu'il me soit dit et acquitté le plus tôt possible après mon décès, la quantité de deux cents messes basses, pour le repos de mon âme.

Quatrièmement, je lègue et donne en toute propriété et à perpétuité, le résidu de tous mes biens meubles et immeubles acquêts (...) nquets et propres généralement quelconques qui pourront se trouver m'appartenir, à l'heure de ma mort, en quelque lieu, mains, nature et conséquences qu'ils puissent être à Dame Félicité Goupil, ma sœur, épouse actuelle de Michel Asselin, cultivateur, demeurant en la mission de Saint-Cajetan d'Armagh, pour par elle en jouir, faire et disposer en toute propriété et comme bon lui semblera, après mon décès ; et à cet effet j'institue par mon présent Testament, la dite Félicité Goupil, ma dite sœur, ma légataire universelle, sans aucune limite ni restriction.

Cinquièmement, j'approuve, confirme et ratifie par mon présent testament un certain acte de cession par moi consenti en faveur de la dite Félicité Goupil, ma dite sœur, pat acte passé au dit lieu de Saint-Lazare devant le Notaire soussigné voulant et entendant que le dit acte soit suivi et exécuté en, tout son contenu, car telle est mon expresse volonté.

Sixièmement, je nomme pour mes exécuteurs testamentaires le dit Michel Asselin et la dite Félicité Goupil les priant d'accepter cette charge comme marque d'amitié pour moi, m'en rapportant entièrement à eux et me dessaisissant entre leurs mains de tous mes biens suivant la coutume.

Septièmement, je révoque tous autres testaments ou codicilles que je pourrais avoir ci-devant faits contraires ; car je veux que le présent soit suivi et exécuté en tout son contenu comme étant mon Testament et acte de dernière volonté et le seul auquel je veux m'en rapporter absolument.

Le présent Testament fut ainsi fait, nommé et dicté, par la dite Geneviève Goupil, Testatrice, aux dits Notaire et témoins soussignés, en la chambre susdite, en la dite paroisse Saint-Lazare. Les jours mois an et numéro sus mentionnés en présence de François-Xavier Gaulin, ouvrier, et Honoré Ruel cultivateur, tous demeurant en la dite paroisse Saint-Lazare, témoins pour ce exprès requis. Et à la dite Testatrice, le présent Testament ayant été lu en présence des dits témoins, elle y a persisté et veut qu'il soit strictement exécuté, et la dite Testatrice a signé avec nous, et en présence de nous dits Notaire et témoins, comme suit, après lecture faite.»

M^{me} Geneviève Goupil est décédée, 14 février suivant, quelques semaines après avoir dicté son testament. □



Maison familiale d'Alfred et de Maurice Tanguay

Les Tanguay et la conquête!

De Pierre à Maurice Tanguay aux Abénakis

Par Grégoire Tanguay

« Et si cette demeure était le neuvième membre de la famille !
L'autre mère, l'autre père, l'autre sœur, l'autre frère; l'entité qui unit dans l'Amour!
Son souvenir peut-il suffire lorsque la marche du temps sur les chemins du sens
nous convie à l'abnégation de ce symbole affectif et nourricier ? »¹

C'est avec plaisir que je vous présente un fragment généalogique de l'arbre des Tanguay d'Amérique. Cette branche de l'ancêtre Jean a pris racine sur le territoire de la Municipalité de Sainte-Claire lors de l'établissement de Pierre Tanguay de la cinquième génération, voire ses parents, Jean-Baptiste Tanguay et Marie-Rose Langlois, avant même la fondation de la paroisse.

Cet article est présenté en deux temps. D'abord, je tenterai sommairement d'établir la réalité géohistorique des lieux d'implantation de la postérité issue de la troisième génération. Nous cheminerons alors à partir de Joseph-Marie Tanguay, époux de Marguerite Gosselin, pour retracer la trajectoire ascendante de la lignée de Maurice Tanguay, époux de Thérèse Marceau et de leur descendance. Progressivement, l'article fera émerger la constitution de cette filiation pour atteindre son apogée dans la seconde partie qui sera publiée subséquemment.

Avant de vous entretenir sur les personnes, permettez-moi de faire une brève incursion historique sur les lieux de leur établissement. Une tournée au regard des souvenirs factuelles vous permettra de circonscrire l'environnement physi-

que, politique, social et culturel dans lequel ils ont évolué et qui les a en quelque sorte façonnés. Agrémenté de quelques anecdotes concernant la personnalité singulière de certains acteurs de cette lignée «tanguiste», un bref parcours spatio-temporel nous révélera leur influence sur l'évolution sociétale en ce lieu dit de notre chère mère, la Terre! Nos recherches à l'appui de cet article, loin de prétendre à l'exhaustivité, nous permettent malgré tout de situer le mouvement migratoire d'une branche de la généalogie de deux familles Tanguay qui se sont déplacées de Saint-Vallier pour aller s'établir dans la paroisse de Sainte-Claire de Joliet. Cette paroisse est la première de la Seigneurie Joliet, qui avait comme propriétaire au début du 19^e siècle le seigneur Gabriel-Elzéar Taschereau. Pour l'historien Yvan DeBlois², cette paroisse de la région administrative Chaudière-Appalaches a «voyagé» dans 6 comtés électoraux différents à travers les ans, tout en demeurant sur le même territoire! C'est dire à quel point les atours de la voluptueuse Sainte-Claire avaient une forte attraction pour les prétendants!

Sainte-Claire, la belle!

« La Municipalité de Sainte-Claire est située sur la rive sud de Québec, sur la route 277 à 30 km de l'autoroute 20 et à 25 km de l'autoroute 73. »³ Ou, pour ceux qui sont plus familiers

avec le repère ancestral, à environ 44 km au sud-ouest de Saint-Vallier-de-Bellechasse par les routes secondaires.

«De 1793 à 1800, la colonisation de cette nouvelle région va s'intensifier et les communications vont s'ouvrir avec la Seigneurie de Lauzon, grâce à la route fixée par le grand voyer en 1801. On verra de nombreuses concessions octroyées par le seigneur Taschereau sur cette terre si longtemps abandonnée et à laquelle il donna le nom de Sainte-Claire, en mémoire de l'épouse de Louis Joliet: Dame Claire-Françoise Bissot.»⁴ Ainsi, Sainte-Claire de Joliet a subséquemment fait partie du comté de Dorchester, qui fut créé en 1792. Son nom fait référence à Lord Dorchester (Guy Carlton), gouverneur du Canada à cette époque. Lors de la création du comté de Beauce, cette paroisse est devenue, pour un certain temps, Sainte-Claire-de-Beauce pour revenir dans le comté de Dorchester.

C'est aux élections provinciales de 1973, que le comté électoral de Dorchester va disparaître pour de bon. Sainte-Claire est alors intégrée au comté de Bellechasse. Enfin, à l'occasion des élections fédérales de 1997 à 2004, cette municipalité s'est vue affubler du nom de Sainte-Claire-de-Bellechasse-Etchemin-Montmagny-l'Islet.

1 - C'est inspiré du récit de Jean-François Beauchemin, que ces mots me sont venus. Je vous invite fortement, cher lecteur, à vous offrir ce merveilleux bijou de beauté littéraire que procure à l'Âme la lecture de cette authentique histoire personnelle et familiale! Beauchemin, Jean-François, (2006), La fabrication de l'aube, Éditions Québec Amériques Inc.

2 - Les informations historiques, en dehors de celles qui ont leurs sources dans les références généalogiques et historiques des Tanguay, proviennent du travail colossal de l'historien Yvan DeBlois de Sainte-Claire. Celui-ci s'adonne depuis huit ans à immortaliser la mémoire de cette municipalité pour graver au cœur de nos souvenirs l'héritage de ce lieu identitaire. C'est dans une publication à venir bientôt sous le titre, Du haut de mon clocher, qu'Yvan DeBlois nous fera partager sa passion pour ce coin de pays. Il s'agit d'une synthèse de ses recherches dont l'ampleur des données représentent plus de deux mille pages!

3 - Site Internet officiel de la municipalité de Sainte-Claire-de-Bellechasse : <http://www.municipalite.sainte-claire.qc.ca>

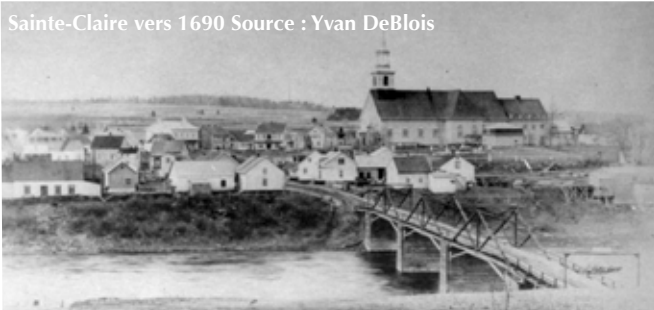
4 - Idem

C'est à se demander si la longueur de son nom actuel n'est pas une illustration de l'ampleur du rôle qu'elle a joué dans l'histoire canadienne et québécoise! Cette première paroisse de la Seigneurie Taschereau aurait-elle joué un rôle

occupé les lieux de ma naissance, je ne pouvais pas passer sous silence le rôle de ces citoyens. Trop souvent, il me semble, dans l'appréciation des premiers occupants du territoire, notre ignorance a «le mépris facile», comme le dit si bien Félix Leclerc

Sud et s'était arrêté, aux Abénakis». Ce lieu de rencontre au confluent de la rivière des Abénakis et de la rivière des Etchemins semble bien modeste, comparé au vaste territoire sur lequel ce peuple des Premières Nations s'adonnait à un mode de

Sainte-Claire vers 1690 Source : Yvan DeBlois



Sainte-Claire en 2006 Source : Grégoire Tanguay



Au début du XIX^e siècle, cette agglomération portait le nom de « Village de l'Église »

important pour la suite des choses sur le plan politique d'un parcours d'affirmation du Québec, autrefois le Bas-Canada? Possiblement!

Sa fondation

«De la requête adressée par les colons à l'évêché de Québec, parut le 14 avril 1824 un décret canonique de Mgr Joseph-Octave Plessis érigeant la mission de Sainte-Claire en paroisse. 2 jours plus tard, une pétition fut envoyée au gouverneur, pour une reconnaissance civile. C'est ainsi que le 13 août 1824, Sir Francis Burton, lieutenant-gouverneur du Bas-Canada, émettait au nom de Georges IV de Hanovre, roi de Grande-Bretagne, le décret civil de la paroisse catholique de Sainte-Claire de Joliet, devenant *la première paroisse catholique romaine civile reconnue par la couronne britannique après la Conquête du Canada.*»⁵

Le village des Abénakis de Sainte-Claire

Il m'aurait été difficile de ne pas aborder minimalement le rôle des Premières Nations, particulièrement celle des Abénakis. Par respect et reconnaissance pour ce peuple qui a

dans une de ses chansons. N'avons-nous pas un *mea-culpa* à faire à l'égard de cette Nation? Je suis porté à le croire. Surtout quand on sait qu'ils ont joué un rôle majeur et déterminant dans la morphogenèse du Québec contemporain. De cela, on en parle bien peu! Il serait somme toute tendancieux de chercher à exclure cette réalité factuelle de notre «Histoire».

Cette Nation «Wôbanakis»-Abénakis-, dont le nom signifie « Le peuple du soleil levant»⁶, occupait un vaste territoire avant l'établissement des frontières actuelles entre le Québec et les États-Unis et les délimitations relatives aux provinces. «Au milieu du XVIII^e siècle, le territoire des Abénakis s'étendait dans les limites actuelles des États du Maine, du New-Hampshire et du Vermont, en plus de certaines aires adjacentes du Massachussets et du Québec.»⁷

Yvan DeBlois saura sans doute nous révéler un pan d'histoire de ce petit village de la Nation abénaquise avec plus de méticulosité. Ses recherches révèlent entre autres «que Louis-Joliet avait entrepris le canotage de la rivière des Etchemins vers le

vie à la fois nomade et sédentaire. Même à l'échelle de cette bourgade abénaquise, ce sont les citoyens de cette Nation qui poseront les premières pierres d'occupation à Sainte-Claire. Ils contribueront ainsi à structurer à insuffler la dynamique des échanges sur lesquels les nouveaux Québécois -*Canadien français*- s'appuieront pour mener plus avant le développement de ce fragment géographique du Québec. Une des particularités du début 19^e siècle était de considérer comme village une agglomération de maisons avec certains services. Sainte-Claire n'y a pas échappé! «On en retrouve quatre sur le territoire de la paroisse : le «Village de Sainte-Claire», agglomération de 4 à 5 maisons situées aux limites de la municipalité de Saint-Anselme aujourd'hui; le «Village de Sainte-Thérèse», entre celui de Sainte-Claire en direction de Sainte-Marie-de-la-Nouvelle-Beauce; le «Village de l'Église», agglomération d'une trentaine de maisons autour de l'église; le «Village des Abénakis», agglomération formée d'une quinzaine de maisons, localisé autour du moulin à farine appartenant au seigneur Taschereau ».

5 - Ibidem

6 - Tiré du site Internet du Musée des Abénakis d'Odanak au Québec. <http://www.museedesabenakis.ca>

7 - Site officiel de Parc Canada ; <http://www.pc.gc.ca>

Ce village des Abénakis a été, à une certaine époque, un pôle économique stratégique et structurant pour Sainte-Claire et sa région en matière d'approvisionnement, de production et de commerce. D'ailleurs, c'est à cet endroit que la compagnie de commerce «la Baie d'Hudson» a privilégié l'implantation de sa succursale régionale. L'achalandage était à ce point significatif qu'une seconde gare de chemin de fer y fut construite non loin de là, un peu plus à l'est dans le rang Saint-Jean. Sainte-Claire possédait durant cette période deux infrastructures d'équipements de transport par train. Pour que la plus grande compagnie de l'Amérique du nord s'installe aux Abénakis, c'est sans doute parce que les dirigeants de La Baie étaient bien conscients du fort potentiel d'activités économiques et

commerciales qui y foisonnaient. On y retrouvait également, un marchand général, un comptoir du Bureau de Poste, une forge, une fromagerie, un atelier d'usinage, une école, des moulins à scie, à carder et à farine. À une distance d'environ 3 km des Abénakis vers le sud, DeBlois précise que :

«L'arrondissement des Abénaquis (Abénakis) et des Longues-Pointes était particulièrement dynamique au XIX^e siècle. Un moulin à scie existait le long de la rivière Abénaquis vers 1825 et appartenait au seigneur Jean-Thomas Taschereau. Un moulin à farine y fut aussi construit par le Sieur Joseph Fournier, Écuyer et Major de milice en 1832 au profit des seigneurs Jean-Thomas et Pierre-Elzéar Taschereau. Plus tard, après l'abolition de la tenure seigneuriale, un autre moulin fut construit

vers 1856-58 dans le secteur des Longues-Pointes»⁸. Serait-ce à dire que le village des Abénakis, comme lieu attractif imprégné de l'esprit des lieux des Premières Nations, avait déjà acquis ses lettres de noblesse, préalablement à l'établissement de la paroisse Sainte-Claire? Il semble bien!

C'est à quelques arpents de là, qu'au début du XX^e siècle sur un petit promontoire, qu'Alfred Tanguay et Rosée Marceau planteront les choux d'une progéniture qui allait s'enraciner pour les prochaines générations. Son fils Maurice et son épouse Thérèse Marceau poursuivront l'œuvre. Aujourd'hui, deux autres générations sont toujours à l'ouvrage pour perpétuer cette profession agricole qui perdure depuis l'ancêtre Jean Tanguay, dit La Navette.



Gare des Abénakis vers 1930 - Source : Yvan DeBlois

En ce qui nous concerne, il semblerait que ce soit les qualités exceptionnelles des biscuits à la mélasse de grand-mère Rosée, qui donnera l'occasion à bien des personnes de nous donner le surnom de « Tanguay La Galette » ! La Navette a peut-être tangué à l'occasion ! Espérons que La Galette quant à elle saura nous faire durer !⁹

Selon DeBlois : « Il y aurait eu 58 moulins à scie dans le comté de Dorchester à ce moment là. Et, le moulin d'Oscar Roy était de loin le plus performant. »¹⁰ L'activité était à ce point intense qu'il devint nécessaire de construire un pont reliant les deux rives à 2 km des Abénakis pour permettre aux citoyens d'avoir accès à la dynamique de croissance des Abénakis et des Longues-Pointes sur la rive Sud.

Ce pont était situé à quelques arpents de la ferme familiale d'Alfred Tanguay. Nous l'avons à notre tour enjambé pour explorer les rêves de l'autre rive que nous observions de la ferme familiale. Cette hacienda allait devenir pour mes frères, mes sœurs et moi le pays de notre enfance avec son ruisseau, sa rivière - comme un fleuve - et ses quelques îles où nos jeux d'exploration nous conduisaient dans un monde que l'on croyait inconnu !

Et les Tanguay dans tout cela ? de Saint-Vallier à Sainte-Claire

Enfin la vraie question ! C'est à l'embranchement de la *troisième génération*, soit celle de Joseph-

Marie Tanguay, époux de Marguerite Gosselin, que la lignée migratoire « clairoise » prend forme.

Leurs deux fils, de la *quatrième génération*, Jean-Baptiste, époux de Marie-Rose Langlois et Pierre, époux de Geneviève Beaudoin, verront leurs enfants quitter le port d'attache de Saint-Vallier pour aller s'établir un peu plus au Sud. Considérant que les informations en provenance du recensement de 1825 ne sont pas très fiables pour l'époque¹¹, comme le dit l'historien DeBlois, se pourrait-il que Pierre et Jean-Baptiste, ou un des deux, serait venu s'établir dès la quatrième génération ?

Aux fins du présent article, nous n'avons pas exploré tous les registres susceptibles de nous offrir avec certitude les renseignements justes et précis relativement aux premiers arrivants des Tanguay à Sainte-Claire.

Sur le tableau de l'ascendance de Maurice, on constate que la seconde épouse de Pierre Tanguay - *cinquième génération* - portait le nom de Françoise Blais, comme ce fut le cas exactement cent cinquante ans auparavant, alors que Jean-Baptiste Tanguay - *deuxième génération* - avait épousé en première noce une autre Françoise Blais, le 25 octobre 1722. Fait plutôt cocasse, non ? Tout comme Pierre, Jean-Baptiste s'est également marié une seconde fois, le 30 août 1730 avec Madeleine Simard !



Maurice Tanguay & Thérèse Marceau

Comme l'avait fait l'ancêtre Jean Tanguay, environ cent vingt-cinq ans plus tôt en partance de Ploudiry en Bretagne, les enfants de Pierre et de Jean-Baptiste - probablement eux-mêmes, ces deux frères de la *quatrième génération* - ont donc levé les voiles pour prendre le large de leur souche ancestrale du terroir de Saint-Vallier d'Amérique.

Ils se sont dirigés plus au sud-est et jeté l'ancre à la faveur de la séduisante Sainte-Claire. C'est sans doute poussé par la mouvance de la vague d'octroi de concessions seigneuriales de 1820, que ces pionniers agriculteurs ont choisi de devenir des Clairois !¹²

Ces nouveaux citoyens qui sont venus accroître la population¹³ durant cette phase d'effervescence du développement et de l'occupation du territoire, dans quel village se

9 - Le surnom donné à l'ancêtre Jean Tanguay, originaire de Ploudiry, département du Finistère, commune située près de Brest en Bretagne, était : « La Navette », alors que la devise des Tanguay est : « Tanguer et durer » ! Voilà la provenance de l'allusion ci-haut !

10 - Idem

11 - Ibidem : « En ce qui concerne le Recensement de 1825, il était très fréquent de ne pas retrouver certaines personnes. Car les informations transmises par le Recenseur étaient souvent truffées d'erreurs. Je peux quand même [confirmer] que Pierre Tanguay était à Sainte-Claire à cette époque, plus particulièrement en mars 1827. Car j'ai trouvé son nom dans les registres paroissiaux de Sainte-Claire, il était déjà l'époux d'Archange Rémillard. »

12 - Ne cherchez pas ce mot dans les dictionnaires. Ce mot fait référence à Sainte-Claire. Je nomme les habitants de Sainte-Claire : les Clairois, tout comme les Québécois pour les habitants du Québec !

13 - Selon les données des recensements de 1825 et 1831, la population de Sainte-Claire se serait accrue de près de 70 % durant cet intervalle, soit une augmentation moyenne de 11,5 % par année. La population de 1825 était de 1 142 personnes, alors qu'elle se situait à 1 938 habitants en 1831. Sous réserve de la validité du recensement de 1825, bien entendu !

seraient-ils installés sur le vaste et attractif espace géographique de l'enivrante Sainte-Claire? Les cousins ont-ils choisi le même village au sein de la paroisse de Sainte-Claire? Il semble bien que ce ne fût pas le cas. Si la lignée de Pierre Tanguay et de Geneviève Beauoin s'est établie dans le «Village de l'Église», celle de Jean-Baptiste Tanguay et de Marie-Rose Langlois a, quant à elle, choisi de s'implanter au «Village des Abénakis». C'est à cette filiation qu'appartient Maurice Tanguay, époux de Thérèse Marceau.

Ainsi, selon le registre du Cadastre abrégé de la Seigneurie Joliet, Pierre Tanguay de la *cinquième génération* a pris racine durant les années 1820. Il s'est établi sur « la terre n^o. 122 de la Concession Sainte-Claire Nord-Est, correspondant au numéro de cadastre 149 d'aujourd'hui, soit environ à mi-chemin du village de Sainte-Claire [Village de l'Église] et des Abénakis du côté Sud-Est [Village des Abénakis]¹⁴». Il est réaliste de croire, comme le signale l'historien clairois, Yvan DeBlois, que les Tanguay étaient effectivement présents avant la constitution de Sainte-Claire comme première paroisse québécoise sous le régime anglais.

Poursuivons la route vers la génération de Maurice Tanguay. Son arrière grand-père Gaspard Tanguay, de la *sixième génération*, « a été baptisé à l'église de Sainte-Claire le 18 janvier 1835 par l'abbé Joseph-Philippe Lefrançois, qui fut le premier curé de la paroisse après sa fondation »¹⁵.

Le 6 septembre 1856, il prit pour épouse Rose-Délina Morin devant le curé Bernard de Sainte-Claire. Le couple était installé dans le rang Saint-Jean près de la gare des Abénakis. Celui-ci possédait « la terre numéro 246 de la concession Saint-Jean qui correspond à la terre portant le numéro 69 du cadastre actuel »¹⁶.

Dans le recensement de 1881, une note apparaît concernant Gaspard Tanguay et Délina Morin dont le prénom complet est Rose-Délina. On mentionne que « Gaspard et Délina vont à l'école » alors qu'ils sont âgés respectivement de 45 et 42 ans. C'était sans doute quelque chose de rare et assez exceptionnel comme expérience en cette fin de XIX^e siècle! Gaspard et Rose-Délina sont toujours à Sainte-Claire au moins jusqu'en 1891, selon le recensement. On constate également que deux des trois Tanguay qui apparaissent au recensement de 1901 sont les enfants de Gaspard et Rose-Délina. Le troisième Tanguay était le fils de Norbert-Noël Tanguay, frère de Gaspard. Ainsi, au début du XX^e siècle, les seuls Tanguay qui étaient présents à Sainte-Claire étaient de la lignée de Pierre Tanguay, époux d'Archange Rémillard. À tout le moins, selon les informations recueillies dans le recensement de 1901.

Deux cents ans après la naissance de l'ancêtre Jean, naît de la *septième génération* de la lignée de Maurice un autre Jean Tanguay. Tout comme le fera le père de Maurice, Alfred Tanguay de la huitième génération, Jean Tanguay travaillera très jeune

comme bûcheron à Jackman dans l'État du Maine. C'est d'ailleurs pour cela, semble-t-il, qu'il parlait très bien l'anglais! Il est fort probable également qu'il ait eu le soutien de son épouse Éliza Laverdière, puisque celle-ci était institutrice. Nous savons, par le truchement du Recensement du Canada, que Jean et Éliza étaient présents à Sainte-Claire en 1891. Ils ont eu 6 enfants, Alfred, Jean, Alphonse, Joseph, Alfreda, Euloge. La famille était installée sur une ferme à proximité de l'école située au «Village des Abénakis». Jean est décédé le 28 août 1933, Éliza le 6 octobre 1938.

Ce premier volet de l'article sur la généalogie de Maurice Tanguay, époux de Thérèse Marceau, se termine ici. Le tableau qui suit montre la lignée ascendante de Maurice et de ses enfants. Dans le second volet de l'article, nous présenterons les personnes avec qui Maurice a vécu. Nous aborderons, au préalable, le rôle politique et social de premier plan que son père Alfred a joué à Sainte-Claire et dans le comté de Dorchester. Pour l'historien Yvan DeBlois, le contexte dans lequel Alfred Tanguay a assumé le leadership était très difficile suite à la division de la municipalité en deux entités, tout cela durant les années où sévissait la « crise ».

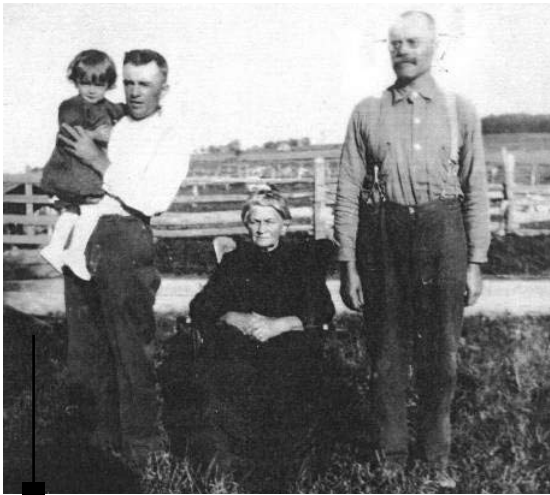
Nous retenons, entre autres, le travail d'Alfred Tanguay en tant que maire de municipalité de Sainte-Claire à un moment crucial de son histoire, de son développement et de son évolution. Alfred est considéré comme un homme d'une intégrité exceptionnelle, un acteur d'harmonisa-

14 - DeBlois, Yvan (2006), Du haut de mon clocher

15 - Idem

16 - Ibidem

17 - Éva Tanguay, partage également le même ancêtre qu'Alfred en sol d'Amérique. La singularité d'Éva est d'avoir œuvré dans le domaine artistique à titre de chanteuse, danseuse et comédienne. Elle est entre autres « connue comme la fille qui a rendu le vaudeville célèbre aux États-Unis ». On dit d'elle qu'elle a été l'initiatrice d'un style qui perdure depuis par l'entremise de la lignée d'artiste comme Mae West, Sarah Bernhardt, Madona et autres! Voir sur Internet dans Google l'ensemble des références concernant Éva Tanguay.



Quatre générations : la sœur de Maurice, Marie-Claire dans les bras de son père Alfred. Debout à la droite d'Alfred, son père Jean et, assise à la droite de ce dernier, la mère de Jean, Rose-Délina Morin.

tion, d'unité et d'équité dont la contribution aura été entre autres d'avoir œuvré au maintien du corps social malgré les problèmes de scission.

Vous découvrirez cet homme politique d'envergure à l'échelle locale et régionale, qui a côtoyé dans l'exercice de ses fonctions celui qui allait devenir le Premier ministre du Canada, l'honorable Louis Saint-Laurent!

Mais, au-delà des compétences, du charisme

et de la personnalité d'Alfred qui, soit dit en passant est de la même génération que la célèbre Éva Tanguay¹⁷, comment a-t-il bien pu assumer autant de fonctions avec efficacité et circonspection tout en s'adonnant aux dures exigences de la profession de cultivateur?

À suivre...!

Soyez des nôtres afin de poursuivre la lecture de l'histoire de la **huitième, neuvième et dixième génération**. Bien d'autres aspects des personnes de cette lignée vous surprendront assurément! □

Ascendance paternelle de Maurice Tanguay, ses soeurs, son frère et ses enfants

GÉNÉRATION & NOM	LIEU ET DATE DU MARIAGE	ÉPOUSE
1 Jean Tanguay	St-Jean, Île d'Orléans 6 février 1692	Marie Brochu Jean/ Saulnier, Nicole
2 Jean-Baptiste Tanguay	Premier mariage Berthier-sur-mer - 25 octobre 1722 Second mariage Ste-Anne-de-Beaupré - 30 août 1730	Françoise Blais Pierre/Beaudoin, Françoise Madeleine Simard Joseph/ Boivin, Marie
3 Joseph-Marie Tanguay	St-Vallier de Bellechasse - 7 février 1757	Marguerite Gosselin Ignace/Isabelle, Madeleine
4 Jean-Baptiste Tanguay	St-Thomas Montmagny - 7 août 1792	Marie-Rose Langlois Jacques/Pelletier, Élisabeth
5 Pierre Tanguay	Premier mariage St-Vallier de Bellechasse 18 juillet 1826 Second mariage St-Vallier-de-Bellechasse 23 janvier 1872	Archange Rémillard André/Morrisette, Marthe Françoise Blais Jean-Baptiste/Côté, Françoise
6 Gaspard Tanguay	Ste-Claire Dorchester (Bellechasse) - 2 septembre 1856	Rose-Délina Morin Antoine/Vermette, Marie
7 Jean Tanguay	St-Vallier de Bellechasse - 11 janvier 1886	Éliza Laverdière Nazaire/Roy, Tharsile
8 Alfred Tanguay	Ste-Claire Dorchester (Bellechasse) - 25 septembre 1917	Rosée Marceau Onézime/Dupont, Salomé
Maurice Tanguay	Ste-Claire Dorchester (Bellechasse) - 1 juillet 1944	Thérèse Marceau Arthur/Larochelle, Marie
9 Soeur Marie-Claire Tanguay	Ste-Claire Dorchester (Bellechasse) - 19 juin 1948	Paul-Émile Chouinard Joseph/Labonté, Eugénie
Frère Jules Tanguay	Décédé d'un accident à l'enfance	
Soeur adoptive et cousine Thérèse Tanguay	Montréal (N.-D.-Perpétuel-Secours) - 4 juillet 1959	Georges Morissette Lucien/Tousignant, Bertha
10 Solange Tanguay	Ste-Claire Dorchester (Bellechasse) - 17 mai 1969	Gérard Lacasse Damas/Bilodeau, Rosa
Yvan Tanguay	Ste-Claire Dorchester (Bellechasse) - 28 juin 1975	Lucille Forgue Arélius/Roy, Jeanne-d' Arc
Grégoire Tanguay	Ste-Famille de Tring-Jonction, Beauce - 26 décembre 1967	Céline Roy Jean-Marie/Boulet, Jacqueline
Lionel Tanguay	Ste-Claire Dorchester (Bellechasse) - 6 octobre 1979	Andrée Lacasse Joseph-Thomas/Boutin, Dolorès
Benoît Tanguay	St-Anselme Dorchester (Bellechasse) - 28 septembre 1974	Rachelle Béland Charles/Rouleau, Léodina
Marie-Paule Tanguay	Ste-Claire Dorchester (Bellechasse) - 27 mai 1978	Richard Cantin Jean-Paul/Boivin, Denise

Présence non récurrente des Tanguay à Ste-Claire selon les données des recensements de 1825 à 1901ⁱ

GÉNÉRATION & NOM		LIEU ET DATE DU MARIAGE		ÉPOUSE			
1	Tanguay, Jean	Saint-Jean Île d'Orléans, 24 janvier 1692		Brochu, Mare			
2	Tanguay, Jean-Baptiste	Berthier-sur-Mer, Montmagny, 25 octobre 1722 Sainte-Anne-de-Beaupré, 30 août 1730		Blay (Blais), Françoise Simard, Madeleine			
3	Tanguay, Joseph-Marie	Saint-Vallier-de-Bellechasse, 7 février 1757		Gosselin, Marguerite			
SAINTE-CLAIRE							
LIGNÉE DE JEAN-BAPTISTE			LIGNÉE DE PIERRE				
GÉNÉRATION & NOM		LIEU ET DATE DU MARIAGE	ÉPOUSE	NOM	LIEU ET DATE DU MARIAGE	ÉPOUSE	RECENSEMENT
4	Tanguay, Jean-Baptiste Joseph-Marie/Gosselin, Marguerite	Saint-Thomas Montmagny, 1792.07.07	Langlois, Marie-Rose	Tanguay, Pierre Joseph-Marie/Gosselin, Marguerite	Saint-François-du-Sud Montmagny, 1798.03.02	Beudoin, Geneviève	1825 1831
5	Tanguay, Pierre	Saint-Vallier Bellechasse, 1826.07.18	Rémillard, Archange	Tanguay, Pierre	Saint-Gervais Bellechasse, 1823.08.04	Dion, Marie-Anne	Tous étaient possiblement là au recensement de 1825. Ceux de la 5 ^e génération y étaient assurément lors du recensement de 1831.
		Saint-Vallier Bellechasse, 1872.01.23	Blais, Françoise		Saint-Gervais, Bellechasse, 1829.09.31	Morin, Marguerite	
				Tanguay, Joseph	Saint-Charles Bellechasse, 1827.02.06	Baillargeon, Marguerite	
				Tanguay, André	Sainte-Claire Dorchester, 1828.06.30	Gosselin, Angélique	
				Tanguay, Raphaël	Saint-Vallier Bellechasse, 1829.10.20	Bouffard, Thérèse	
				Tanguay, Michel	Sainte-Claire Dorchester, 1851.07.01	Gagnon, Mathilda	
		Tanguay, Louis ¹⁸					
				Tanguay, Marie	<i>(Possiblement célibataire)</i>		1861
				Tanguay, Marguerite	Saint-Malachie Dorchester, 1851.09.19	Bissonet, Pierre	
6	Tanguay, Gaspard	Sainte-Claire Dorchester, 1856.09.02	Morin Rose-Délina				1871
	Tanguay, Hermine	Sainte-Claire Dorchester, 1856.04.17	Thibault, Onézime				
	Tanguay, Luce	Célibataire					
	Tanguay, Marie	Sainte-Claire Dorchester, 1860.07.31	Talbot, François				
	Tanguay, Norbert-N.	Sainte-Claire Dorchester, 1861.04.30	Bergeron, Émilie				
	Tanguay, Théodore	Saint-léon-de-Standon Dorchester, 1880.04.05	Ruel, Julie				
	Tanguay, Delvina	Saint-léon-de-Standon Dorchester, 1861.07.06	Fortin, Pierre				1881
7	Tanguay, Marie Pierre ¹⁹ /Rouillard, Eudoxie	Saint-Malachie Dorchester, 1880.07.19	Leblond, Charles				1891
	Tanguay, Adèle Pierre/Rouillard, Eudoxie	Saint-Malachie Dorchester, 1887.07.25	Fradet, Théophile				
	Tanguay, Jean Gaspard/Morin, R.-Délina	Saint-Vallier Bellechasse, 1886.01.11	Laversdière, Éliza				
	Tanguay, Anselme Gaspard/Morin, R.-Délina	Sainte-Claire Dorchester, 1887.02.15	Leclerc, Henriette				
	Tanguay, Évangéliste Norbert-N./Bergeron, Émilie	Sainte-Claire Dorchester, 1894.10.23	Roy, Évangéline				

18 - Il a été impossible d'identifier à quelle lignée appartient Louis Tanguay, qui pourtant apparaît au recensement de 1831.

19 - Pierre est le fils de Pierre Tanguay et de Archange Rémillard.

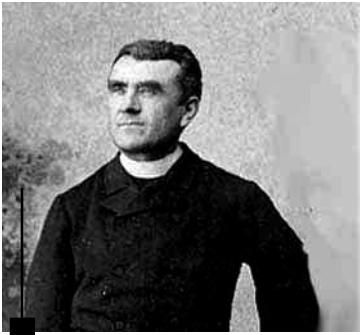
Présence récurrente des Tanguay à Ste-Claire selon les données des recensements de 1825 à 1901

LIGNÉE DE JEAN-BAPTISTE		ANNÉES DE RECENSEMENT								
GÉNÉRATION & NOM	ÉPOUSE	1825	1831	1842	1851	1861	1871	1881	1891	1901
4	Tanguay, Jean-Baptiste Joseph-Marie/Gosselin, Marguerite	Langlois, Marie-Rose Jacques/Pelletier, Élisabeth	?							
5	Tanguay, Pierre Jean-Baptiste/Langlois, Marie-Rose	Rémillard, Archange, 1 ^{er} mariage André/Morissette, Marthe Blais, Françoise, 2 ^e mariage Jean-Baptiste/Côté, Françoise		●	?	?	●	●		
6	Tanguay, Gaspard Pierre/Rémillard, Archange	Morin, Rose-Délina Antoine/Vermette, Marie			?	?	●	●	●	●
	Tanguay, Hermine Pierre/Rémillard, Archange	Thibault, Onézime Jacques/Audet, Marguerite			?	?	●	●		
	Tanguay, Luce Pierre/Rémillard, Archange	Célibataire			?	?		●	●	●
	Tanguay, Marie Pierre/Rémillard, Archange	Talbot, François François/Patoine, Marguerite			?	?	●			
	Tanguay, Norbert-Noël Pierre/Rémillard, Archange	Bergeron, Émilie Joseph/Nadeau, Émilie			?	?		●		
	Tanguay, Théodore Pierre/Rémillard, Archange	Ruel, Julie Laurent/Pouliot, Angèle			?	?		●	●	
	Tanguay, Delvina Pierre/Rémillard, Archange	Fortin, Pierre Pierre/Plante, Victoire							●	
7	Tanguay, Marie ²⁰ Pierre/Rouillard, Eudoxie	Leblond, Charles Jean-Baptiste/Gosselin, Olive						●	●	
	Tanguay, Adèle Pierre/Rouillard, Eudoxie	Fradet, Théophile Pierre/Lemieux, Mathilde						●		
	Tanguay, Jean Gaspard/Morin, Rose-Délina	Laverdière, Éliza Nazaire/Roy, Tharsile							●	●
	Tanguay, Anselme Gaspard/Morin, Rose-Délina	Leclerc, Henriette Marcel/Lafontaine, Marguerite							●	●
	Tanguay, Évangéliste Norbert-Noël/Bergeron, Émilie	Roy, Évangéline Narcisse/Brochu, Martine								●
Tanguay, Louis <i>Nous n'avons pas pu identifier à quelle lignée il appartient</i>			●	?	?					
LIGNÉE DE PIERRE										
4	Tanguay, Pierre Joseph-Marie/Gosselin, Marguerite	Beaudoin, Geneviève, Joseph/Destroismaisons, Geneviève	?							
5	Tanguay, Pierre Pierre/Beaudoin, Geneviève	Dion, Marie-Anne, 1 ^{er} mariage Joseph/Duquet, Marie-Anne Morin, Marguerite, 2 ^e mariage François/Bélanger, Élisabeth		●	?	?				
	Tanguay, Joseph Pierre/Beaudoin, Geneviève	Baillargeon, Marguerite Jean/Lepage, Marguerite		●	?	?				
	Tanguay, André Pierre/Beaudoin, Geneviève	Gosselin, Angélique Joseph/Morin, Tèle		●	?	?	●	●	●	
	Tanguay, Raphaël Pierre/Beaudoin, Geneviève	Bouffard, Thérèse Louis-Marie/Fradet, Marie-Mode		●	?	?				
	Tanguay, Michel Pierre/Beaudoin, Geneviève	Gagnon, Mathilda Benoni/Larochelle, Élisabeth			?	?	●			
	Tanguay, Marie Pierre/Beaudoin, Geneviève	Célibataire			?	?	●			
	Tanguay, Marguerite Pierre/Beaudoin, Geneviève	Bissonnet, Pierre Pierre/Labrecque, Marguerite			?	?	●			

20 - Dans le recensement de 1871, Marie a 19 ans et elle est institutrice. Elle s'est mariée neuf ans plus tard et n'apparaît pas dans les recensements subséquents.

Des Gosselin illustres de St-Charles

Par Lise Fleury-Gosselin



*L'abbé Auguste-Honoré Gosselin
Musée de la Civilisation
Fonds d'archives du Séminaire
de Québec - Ph1991-0720*

Auguste-Honoré Gosselin

Le prêtre historien Auguste-Honoré Gosselin, baptisé Auguste-Honorin, est né à Saint-Charles-de-Bellechasse le 29 décembre 1843 du mariage de Joseph Gosselin, cultivateur, et d'Angèle Labrie. Il était, par son père, arrière-petit-fils du célèbre meunier Joseph Nadeau et par sa mère, de la lignée du non moins renommé docteur Jacques Labrie. Il fait ses études classiques au Petit Séminaire de Québec.

En 1863, il est récipiendaire du prix Prince de Galles. À l'âge de 22 ans, le 30 septembre 1866, Auguste-Honoré Gosselin est ordonné prêtre à Saint-Charles, par Mgr Baillargeon. La même année, il obtient le poste de secrétaire adjoint de l'archevêché de Québec puis, en 1867, celui de secrétaire. C'est aussi en 1867 qu'il fut nommé notaire apostolique pour la cause de béatification de Marie de l'Incarnation.

Après avoir été vicaire à la cathédrale Notre-Dame-de-Québec en 1868, il fut nommé premier curé de Sainte-Jeanne de Pont-Rouge en 1869, où il y fit bâtir une église et un presbytère. Durant plusieurs années, il a desservi

cette communauté marquée par la modernité industrielle. Au cours des années 1870, on assiste à la création d'une manufacture de papier, d'une « entreprise de menuiserie, meubles, travaux publics, ponts » et d'autres ouvrages, ainsi qu'une industrie de batteuses. Ces établissements côtoient des installations plus classiques comme un moulin à farine, une fabrique de chaux... De plus, la paroisse est desservie par le chemin de fer de la Rive-Nord au cours de cette décennie. Le village grossit au rythme des implantations industrielles. En 1874, près du tiers des 176 familles y résident, et la paroisse compte 1,117 catholiques et 42 protestants d'origines irlandaise, écossaise, norvégienne ou allemande. Au début des années 1880, la moitié des 1,400 paroissiens vivent en partie de la terre ; une centaine de familles habitent l'agglomération villageoise, soit près de la moitié de la communauté paroissiale. Les revenus curiaux fluctuent autant selon le rythme de l'économie industrielle qu'en fonction des aléas de la production agricole. Les 700 à 800 \$ de revenus annuels déclarés par l'abbé Gosselin au cours des années 1880 proviennent essentiellement de la dîme. À ce revenu, s'ajoutent divers avantages comme cette « petite terre à bois à l'usage du curé ». L'abbé Gosselin parvient relativement jeune à l'indépendance financière. Grâce à ses épargnes, il pourra s'assurer une place parmi ces patriciens de la culture qui, à la fin du XIX^e siècle, préparent livre après livre dans une réclusion habitée par le silence et avec les ressources d'une abondante bibliothèque. Il tirera probablement aussi quelques revenus de ses œuvres. En 1886, il quitte Pont-Rouge pour assumer la

cure de Saint-Ferréol-les-Neiges sur la Côte-de-Beaupré. En 1888, il obtient un doctorat ès lettres de l'Université Laval et entreprend son abondante œuvre d'historien. En 1890, il écrit un livre en deux tomes sur la vie de Mgr de Laval. En 1891, il tente, mais en vain, d'être désigné par le cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau à la tête de la paroisse Sainte-Foy, près de Québec. Deux ans plus tard, en 1893, âgé de seulement cinquante ans, il quitte Saint-Ferréol et se retire sur le domaine familial à Saint-Charles-de-Bellechasse où il se consacre à des travaux d'histoire. Membre de la Société Royale depuis 1892, il publie plusieurs biographies et une trentaine d'études sur différents sujets traitant de l'histoire du Canada. En 1897, il reçoit un doctorat en droit canonique de l'université d'Ottawa. Lors du recensement de 1901 à Saint-Charles-de-Bellechasse, on le dit âgé de 57 ans. C'est en 1907 qu'il publie une biographie sur son arrière-grand-père maternel, le docteur Jacques Labrie.

L'«*Histoire de l'Église du Canada*» en trois volumes qu'il a publiée en 1911 et celle de l'«*Église du Canada après la Conquête*», en deux volumes, qu'il publia en 1916, demeureront, avec son livre sur la vie de Mgr de Laval, les grands monuments de son œuvre. En 1914, en publiant le troisième des cinq tomes de son histoire de l'Église, il confie que le tirage de ses volumes est de 2,000 exemplaires et qu'il ne reste qu'une cinquantaine d'exemplaires des ouvrages déjà parus ; les ventes d'office au séminaire de Québec, soit une centaine, constituent tout juste un modeste coup de pouce.

Le 30 septembre 1916, jour anniversaire de son cinquantième



Maison de Monseigneur Gosselin,
Avenue Royale à Saint-Charles.

photo Paul St-Arnaud

anniversaire d'ordination, il reçoit un message de bénédiction du Saint-Père en ces termes : *«Le Saint-Père, très sensible à l'hommage de votre livre vous envoie de grand cœur, à l'occasion du cinquantième anniversaire de votre sacerdoce, la Bénédiction apostolique, et fait des vœux pour qu'une longue carrière si bien dépensée au service de l'Église par les travaux de la plume et les œuvres»*. C'est à Saint-Charles, dans sa résidence qui se trouve encore au 2762 de l'avenue Royale, que l'abbé Gosselin quitte ce monde, le 14 août 1918. Tenu en haute considération et estimé par ses pairs et supérieurs, ses funérailles furent présidées par le cardinal Bégin, le 17 août, en présence d'un nombreux clergé et de la communauté paroissiale. Son corps repose dans le cimetière adjacent à l'église de cette paroisse, dans la partie réservée aux prêtres. Sa pierre tombale existe encore.

Décès de l'abbé Gosselin

Le 14 août 1918 décède l'abbé Auguste Gosselin, historien, né à Saint-Charles le 19 décembre 1943. Son service funèbre fut chanté

par un autre historien natif de la paroisse, Mgr Amédée Gosselin, et l'absoute par le cardinal Bégin, au milieu d'un grand concours de sommités ecclésiastiques et de paroissiens. L'acte de sépulture de l'abbé Gosselin, rédigé par Son Éminence le cardinal, est d'ailleurs assez explicite sur sa compétence et la considération qu'on lui portait.

Testament de l'abbé Gosselin

L'épidémie passée, la vie reprit son cours normal et le 08 décembre, une assemblée des marguilliers anciens et nouveaux et des francs tenanciers de la paroisse était convoquée pour savoir s'ils acceptaient la clause suivante du testament de l'abbé Gosselin, à savoir : *«Je vous donne et lègue à l'œuvre et Fabrique de Saint-Charles-de-Bellechasse l'immeuble (bien paternel) que je possède pour l'avoir acheté de Damase Filteau (acte de vente du 15 novembre 1881), ainsi que la somme de cinq mille piastres, pour établir un Hospice pour vieillards et personnes infirmes, qui devra être tenu par des religieuses au choix du curé de la paroisse et de mes exécuteurs testamentaires, avec l'agrément, cela va sans dire, de l'autorité ecclésiastique.*

Ce legs devra être accepté dans les premiers six mois après ma mort, sinon il ira à mon légataire universel, le Séminaire de Québec, qui voudra bien, je l'espère, exécuter mon intention à la place de la dite œuvre et fabrique de Saint-Charles-de-Bellechasse. Dans tous les cas, la dite somme de cinq mille piastres ne sera payée que lorsque l'Hospice sera suffisamment construit et en état de fonctionner, au jugement de mes exécuteurs testamentaires. Je désire que cet Hospice de Charité porte le nom d'Hospice Gosselin, et cela, non par vanité, ce qu'à Dieu ne plaise, mais pour perpétuer le nom de la famille attaché à cet immeuble depuis son origine, le dit immeuble ayant été donné à Thérèse Nadeau, épouse de mon arrière grand-père feu Guillaume Gosselin par Mons. Sarrault, premier curé de Saint-Charles.»

Le dit immeuble dont il est question était une terre de trois arpents située à l'ouest du village. Quant à la Thérèse Nadeau, on se rappellera qu'elle était la fille du célèbre meunier, Joseph Nadeau pendu par les autorités Britanniques en 1760. Orpheline de ce fait et protégée du curé Sarrault, elle devait épouser Guillaume Gosselin le 11 avril 1763.

Pour en revenir toutefois à l'assemblée de paroisse, il fut convenu après délibération : *« Que le don de Monsieur l'abbé Auguste Gosselin, fait par testament du neuf juillet mil neuf cent dix-huit, en faveur de l'œuvre et fabrique de Saint-Charles-de-Bellechasse, soit abandonné à son légataire universel, le Séminaire de Québec, parce que la dite fabrique de Saint-Charles ne peut recueillir dans la paroisse la somme d'argent nécessaire à la construction d'un hospice de vieillards et ne peut, par conséquent remplir les conditions requises pour jouir du legs*

testamentaire du dit curé Auguste Gosselin ».

En souvenir de lui

En novembre 1991 avait lieu l'ouverture d'une nouvelle bibliothèque dans la municipalité de Pont-Rouge. Cette dernière prendra officiellement le nom de Bibliothèque Auguste-Honoré-Gosselin, le 24 mars 1993. Un grand honneur et une reconnaissance justifiés pour ce fondateur de la paroisse, cet écrivain, cet historien et cet innovateur en matière de bibliothèque paroissiale 105 ans plus tôt.

Le 2 mai 1998, l'Association des familles Gosselin, en collaboration avec la bibliothèque de Pont-Rouge, y déposait une partie de sa collection de livres anciens, soit une trentaine de volumes rédigés par Auguste-Honoré Gosselin, dans un meuble commandé et fabriqué pour l'événement, en plus d'y dévoiler une plaque en son honneur.

Amanda Gosselin

Troisième enfant de Joseph Gosselin, cultivateur, et de Angèle Labrie, Amanda est née le 6 juillet 1845 à Saint-Charles-de-Bellechasse. Amanda a eu une vie plus courte et plus simple que sa sœur Thérèse-Hedwidge, sa vie religieuse chez les Soeurs du Bon Pasteur (SCIM) se déroulant de 1869 à 1895 dans les limites du grand Charlesbourg actuel comme supérieure de la maison de Notre-Dame des Laurentides où dans la mission de Saint-Pierre de Charlesbourg. Soeur Saint-Jeanne-de-Chantal décédera à 49 ans.

Thérèse-Hedwidge Gosselin

Quatrième enfant de Joseph Gosselin, cultivateur et de Angèle Labrie, Thérèse-Hedwidge est née à Saint-Charles-de-Bellechasse, vers 1848. C'est à 19 ans qu'elle décide d'entrer chez les Soeurs de la Charité de Québec dont les oeuvres

répondaient à ses aspirations. Aussitôt sa profession religieuse faite, elle enseigne à Saint-Nicolas dont elle fut l'une des fondatrices, puis à Saint-Ferdinand... Connue sous le nom de Soeur Sainte-Paule, elle assumera les charges de supérieure à Saint-Nicolas, à Somerset N.H., à La Malbaie puis à Rimouski. Rappelée à la maison mère en 1917, elle y décédera en 1925 à l'âge de 77 ans, après 57 de vie religieuse.

Amédée Gosselin



*Mgr Amédée Gosselin
Musée de la civilisation
Fonds d'archives du Séminaire
de Québec - Ph1990-0719*

Fils d'Eugène Gosselin, cultivateur, et d'Arthémise Fournier, Amédée Gosselin est né à Saint-Charles-de-Bellechasse, le 30 septembre 1863. Il fait ses études classiques et théologiques au Petit et au Grand Séminaire de Québec de 1878 à 1890. Il fut ordonné prêtre le 31 mai 1890 par le Cardinal Taschereau. Amédée Gosselin enseigne au Petit Sémi-

naire de Québec d'abord comme professeur des belles-lettres, puis de rhétorique, de 1890 à 1893 puis fut préfet des études et professeur d'histoire du Canada de 1893 à 1904. Il occupa les postes d'archiviste du séminaire et de professeur d'histoire du Canada de 1904 à 1910 alors qu'il fut supérieur du Séminaire de Québec à partir de 1904, poste qu'il occupe jusqu'en 1936. En plus de cette responsabilité, il assume la fonction de supérieur du Séminaire et de recteur de l'Université Laval, de 1909 à 1915, et de 1927 à 1929. Il publia en 1906, une étude érudite intitulée «*Note sur la famille Coulon de Villiers*». Mgr Gosselin a également siégé au sein du Conseil de l'Université Laval de 1907 à 1921 et a été nommé protonotaire apostolique en 1913. Membre du Comité permanent des congrès de la langue française et de la Société du Parler français, il publie en 1911 son œuvre principale «*L'Instruction au Canada sous le Régime français, de 1635 à 1760*», une histoire de l'éducation en Nouvelle-France, considérée aujourd'hui encore comme essentielle et reçoit pour cette oeuvre le prix Verret de l'Académie des sciences morales et politiques.

Il collabore également à diverses publications, dont le Bulletin des recherches historiques de 1903 à 1935. Il décède, à Québec, à l'âge de 78 ans et 3 mois, le 18 décembre 1941 et sa sépulture a lieu le 20. □

Yvon Laflamme CA, Pl. fin.

Mercier Vallières Laflamme CA

Société en nom collectif
Comptables agréés

23, rue Commerciale
Saint-Charles, Bellechasse
(Québec) G0R 2T0

Tél.: (418) 887-7000
Fax: (418) 887-6690
mvlaflo@globetrotter.net

L'oncle Pitt des États

Par Jean-Pierre Lamonde

Bien des familles ont un parent, proche ou éloigné, qui a fait sa vie aux États-Unis, particulièrement en Nouvelle-Angleterre. Dans ma famille, c'était l'oncle Pitt. Combien d'entre nous n'ont pas été marqués par la visite que ces parents nous faisaient à la belle saison. J'ai encore en souvenir la visite de mon oncle Pitt et de sa femme, tante Mina, qui venaient aux deux ans de Nashua (N-H). Plus la visite vient de loin, plus c'est de la grand'visite, de la visite rare! Rare dans le sens d'importante. Je vais vous raconter ce que je peux me rappeler d'eux à cette période.

Mon oncle Pitt, le demi-frère de mon père, est né vers 1895. Il avait fait des études comme télégraphiste à la gare, courtisé une jolie fille du voisinage puis, comme il n'y avait pas de terre pour lui, il avait décidé de partir pour les États. Il était allé retrouver des gars de par chez nous, des Laliberté, Laflamme, Morin... Tout l'hiver, il avait correspondu avec sa promise et, à l'été 1923, il était venu la marier à l'église du village. Puis, ce fut le retour aux États. À Nashua exactement. Il travaillait dans une usine et semble avoir de bonnes conditions et son épouse faisait de la couture pour dames à la maison. Le couple occupa un logement, puis fit l'acquisition d'une petite maison. Leurs soirées de fin de semaine se passaient en rassemblement de « canadiens » dans la même situation qu'eux. On dansait et on jouait aux cartes. Les premières visites à la parenté furent effectuées en train; la première partie du trajet les amenait à Montréal, puis ils prenaient l'Océan Limité qui les descendait à la gare du village.

À mon premier souvenir de leur visite en automobile, j'avais dans les huit ou neuf ans. Je me souviens de la hâte que nous avions de les voir. C'étaient des parents, mais il vivaient dans un monde différent. Mon père se hâtait de faire les foins, et il blanchissait les bâtiments. Il voulait se garder un peu de temps avec son frère qu'il ne voyait pas souvent. Puis un bon jour, on apprend que l'oncle Pitt est arrivé. Il est à la maison de la famille de sa femme où il passera quelques jours. C'est à ce moment-là que toute la parenté s'entend sur une cédule pour les recevoir à manger, à tour de rôle. D'abord chez ma grand'mère, puis chez un oncle, puis chez une tante, et enfin chez nous.

Enfin, le couple s'amène chez nous un bon dimanche, dans une belle voiture bien propre avec plaque américaine. Ils sont bien vêtus. La tante Mina sait se tailler des robes pour envelopper ses rondeurs. L'oncle Pitt est élégant. Il porte un complet et est coiffé d'un panama. À sa main droite, une grosse bague en or. Nous les enfants on les approche avec une certaine gêne, histoire de voir la voiture de près. Chez nous, on n'a pas d'automobile. Mon oncle, le voisin, en a une qu'il sort le dimanche pour aller à la messe. Le premier geste de l'oncle Pitt est de mettre la main à sa poche et de donner à mon petit frère Robert un beau billet de 1\$. C'est son filleul. Beaucoup d'envie dans nos yeux! Nous voudrions tous être son filleul. Ce jour-là, ma mère mets les p'tits plants dans les grands, et fait cuire un beau rosebif. Un pudding aux framboises les ravira comme dessert. Au dîner,

nos américains parlent et nous on écoute. L'oncle Pitt est devenu un fervent du baseball et, en politique, il est partisan des Démocrates. Quant l'oncle Pitt parle, sa femme l'interrompt souvent pour le contredire. Nous sommes un peu surpris de cette façon que nous croyons étrangère à la famille. L'oncle Pitt dit qu'elle le fait souvent étriver.

Après ce bon repas, et le thé servi aux adultes, l'oncle Pitt s'allume un long cigare. Il insiste pour que papa en prenne un, mais mon père n'a jamais fumé et ne veut surtout pas commencer. Il ne boit aucun alcool non plus. Dans l'après-midi, quand les conversations commencent à tomber, ma mère offre de la liqueur à nos parents invités. Nous avons de la liqueur blanche, de la liqueur orange et même de la noire. Ça pique sur la langue. Fudge et sucre à la crème seront également offerts. Enfin, ils doivent partir. Ils sont attendus pour souper chez une soeur de tante Mina. Quelle belle vie ils font, bien habillés, et reçus comme des princes partout où ils passent! On commence à comprendre pourquoi ils ont quitté le pays il y a vingt ans. On les envie! Toutefois, cela ne semble pas impressionner mon père. Longtemps plus tard, Mina décèdera, puis Pitt.

Un jour, nous irons à Nashua rendre visite à leur fille et notre cousine, plus âgée que nous. C'est à ce moment que j'apprendrai que mon oncle Pitt a fait carrière en usine comme garçon d'ascenseur et que Mina, qui n'a jamais voulu apprendre l'anglais, s'est ennuyée toute sa vie de ses parents et de son village. □

Un studio de photographie en campagne !

Par Robert Lebrun



Autoportrait de Jean

Les personnages de notre histoire officielle sont des militaires, des politiciens ou des membres du clergé. En somme, ils représentent les trois pôles du pouvoir en place jusqu'au milieu, voire la fin du 19^e siècle. Dans une société rurale homogène et monolithique, rien d'autre ne semblait exister qui fût digne de mention dans le futur. Quelques artistes ont ajouté leur nom au palmarès des gens plus ou moins célèbres, mais il fallut attendre la naissance du journalisme écrit, le développement des moyens de transport et l'appât du gain des entrepreneurs et hommes d'affaires pour que ce tableau commence à véritablement se diversifier.

De nouvelles occupations professionnelles et de nouvelles professions apparurent et, avec elles, un cortège de primeurs : 1^{er} médecin, 1^{er} banquier, etc. À la différence du passé récent, ces nouveaux « illustres » avaient dû gagner leur vie autrement qu'en assurant la survivance. L'accumulation du capital et l'éthique protestante se manifestaient et engendraient de nouvelles perspectives de richesse. Et avec elles, une augmentation considérable des « besoins » de ces nouveaux riches. À l'avenant, plusieurs occupations et professions s'incarnèrent dans le « nouveau » milieu urbain, pour tenter de les satisfaire. Parmi les besoins qui avaient été l'unique apanage des gens très fortunés surtout nobles, celui de laisser son portrait pour la postérité occupait une place d'importance. Puissance et fortunes nouvelles souhaitaient durer tout en créant à leur suite, une famille, un clan, une dynastie comme les nobles en avaient créé. Ces derniers avaient pu compter sur des peintres portraitistes pour exécuter des toiles à leur ressemblance. Les nouveaux bourgeois voulaient en faire autant, sauf que le nombre d'artistes portraitistes était fort limité et que faire peindre son portrait exigeait aussi beaucoup de temps. Il y avait bien des portraitistes ambulants (dont le plus célèbre est Roy Audy) qui faisaient un travail remarquable au fusain ou aux pastels. Mais très peu de ces artistes étaient facilement accessibles selon le bon vouloir du client potentiel.

Une amorce de changement radical de cette situation se manifesta avec l'apparition de la photographie en 1839. Elle était née, et se donnait comme la fille immédiate

de la peinture de portraits. Les photographes affichèrent immédiatement cette prétention à l'art en se nommant eux-mêmes artistes photographes. Dorénavant, nul besoin de marbre, de bronze ou de couleurs manipulés par quelques artistes reconnus, pour confier son portrait à la postérité. Il suffisait de se présenter à un studio... de photographie. Le temps de pose était relativement court, les résultats étaient on ne peut plus ressemblants et ces nouveaux portraitistes respectaient en tous points les codes utilisés par ceux de la noblesse. Un homme lettré était photographié appuyé sur des livres ou avec un livre ouvert devant lui, un homme important s'appuyait sur un guéridon, un homme d'affaires était entouré de collaborateurs et trônait devant un livre de comptes, etc.

La photographie pénétra rapidement les Canada, Bas et Haut, autant par de nouveaux arrivants, dont le célèbre William Notman de Montréal, que par des gens du cru qui apprirent le métier on ne sait trop comment jusqu'à maintenant. Le recensement de 1881 nous apprend que le Bas-Canada abritait 179 photographes, surtout urbains : 65 à Montréal, 27 dans la ville de Québec et 5 à Lévis. Dorchester en comptait trois : Honoré Beaupré à Sainte-Hénédine, Charles Prechette à Saint-Anselme et Elzéar Gagné à Sainte-Claire. Saint-Lazare était le seul village de Bellechasse où on pouvait bénéficier des services de tels professionnels : les frères Jean et Honoré Ruel disposaient d'un studio sur la rue Principale actuelle, studio toujours intact à quelques détails près.

Qui sont ces frères Ruel ?

Ils sont nés à Saint-Lazare, fils

légitimes de Joseph Ruel, cultivateur (descendant direct de l'immigrant Clément Ruel, Ste-Famille, I.O.) et de Catherine (Laisné ou Laliberté). Jean a vu le jour le 21 novembre 1850. Son parrain a été Jean Laisné (ou Laliberté) probablement le frère de sa mère. Selon la coutume, Angélique Dubé, épouse de Jean Laisné, fut sa marraine. Au moment du recensement canadien de 1852, Jean (2 ans) habite à Saint-Lazare avec son père, sa mère, son demi-frère Joseph-Édouard (11 ans) et sa demi-sœur Marie (8 ans) issus du mariage de leur père avec Madeleine Baquet (Lamontagne) en 1841 et son frère David (1 an). Jean est donc né du deuxième mariage de son père, Joseph Ruel.

Le fils aîné des Ruel (Joseph-Édouard) habitera à Saint-Malachie après son mariage (1-12-1864) à Josephine Labrecque, veuve de Charles Bilodeau, tandis que Marie épousera Jean Laverdière à Saint-Lazare le 17 juillet 1865. Ces deux unions s'avéreront fort importantes durant la vie des frères photographes. Il en sera de même lorsqu'il s'agira de reconstruire la présence et l'influence de la famille Ruel à Saint-Lazare, à la fin du 19^e siècle de même que l'œuvre photographique des deux frères. En effet, ce sont des descendants de ces deux couples qui, ayant conservé quantité de photos prises par les frères Ruel, permettront de cadrer la petite histoire locale, en mettant leurs trésors familiaux et leurs souvenirs, fussent-ils lointains, à disposition.

En plus d'Honoré, Jean avait aussi trois frères en propre. Le premier, David semble être décédé en bas âge. Le suivant portait le prénom de Lazare. Sa date de naissance n'est pas citée par le généalogiste Napoléon Goulet. Elle demeure inconnue pour encore quelque temps, entre autres à cause d'un accès restreint aux registres paroissiaux de Saint-Lazare. On sait cependant que Lazare épousa

Philomène Allaire le 15 février 1876. Son autre frère portait le prénom de David (recensement de 1852). Pour les mêmes raisons, on ne peut savoir à ce jour, s'il est décédé avant d'avoir atteint sa majorité ou s'il a émigré aux États-Unis ou ailleurs au Québec.



Honoré Ruel,
photographe

Joséphine née en 1868, (recensement de 1881). Quant à leur frère Cyrille, on ne connaît pas sa date de naissance, et on ne sait pas qui de Catherine Laliberté ou de Marie Fournier (troisième épouse de Joseph père) a été sa mère.

Catherine Laliberté, mère de Jean et d'Honoré, est décédée le 3 avril 1872 et Joseph Ruel a épousé Marie Fournier, veuve de Laurent Roy, le 29 septembre 1874. Nous n'avons aucune date de décès pour eux.

Jean, identifié comme artiste photographe à part entière, est décédé le 12 juillet 1906 et a été inhumé dans le cimetière de Saint-Lazare le 14 juillet. Il était âgé de 55 ans, 7 mois et 21 jours. Il n'a jamais été marié. Un an plus tard, son frère Honoré épousait Léa Lemieux, fille de François-Xavier Lemieux et de Euphémie Roy, à Saint-Lazare (15 juillet). Ni Honoré, ni Jean n'ont eu de progéniture.

Plusieurs centaines de photographies authentiques m'ont été prêtées par des résidents de Saint-Lazare. Disons d'abord que la provenance des clichés examinés a toujours été confirmée par l'une ou l'autre de trois estampilles : deux estampilles, différentes selon les

époques, marquent les photos de Jean et une celles d'Honoré. Au début, une petite estampille (voir la photographie d'Ernestine Fournier plus bas) identifiera les photos de Jean. Son usage semblerait coïncider avec son installation dans le premier des trois studios qu'il a occupés. Dans une deuxième phase, des estampilles beaucoup plus grandes pour chacun des frères semblent correspondre à un apogée de leur carrière et à l'occupation du deuxième studio, celui que nous avons baptisé «maisonnette».

Ces dernières estampilles annoncent non seulement la possibilité de se faire photographe, mais celle aussi de faire reproduire des photos via négatifs et de les faire agrandir. Ce qui signifie donc qu'à cette dernière époque les frères utilisaient un procédé négatif-positif, à base de plaques photographiques de verre, plus sensibles à la lumière et moins nocives à développer. Ces plaques étaient ensuite développées et des photos sur papier en étaient tirées comme on peut le faire actuellement dans une chambre noire de photo argentique. D'ailleurs, dans un article sur le sujet, l'historien Jean-François Nadeau, directeur des Pages culturelles du journal « Le Devoir » de Montréal, confirmait le 30 avril dernier qu'il était fort probable que les frères Ruel aient utilisé la méthode au collodion, qui faisait appel à des plaques photographiques « humides », plus sen-



Enveloppe photo
Ernestine Fournier 1881



Studio Maisonnette

sibles à la lumière et donnant des négatifs, plutôt que des positifs.

Mais Jean, à tout le moins à ses débuts, avait tiré des photographies directement sur plaques de métal, soit une technologie antérieure à la photo par négatif, probablement dérivée de celle mise au point par le Français Louis Daguerre. Ses plaques de cuivre ne donnaient pas de négatifs à reproduire, mais des positifs, c'est-à-dire l'équivalent de nos photos actuelles, mais imprimées directement sur le métal. En d'autres termes, l'image était enregistrée sur une émulsion fixée sur la plaque de métal et celle-ci était soumise à des vapeurs de mercure pour développer l'image et la rendre visible (photographies dites « de tôle »). Cette technique était d'ailleurs utilisée au Québec par Pierre-Gaspard-Gustave Joly de Lotbinière et, après lui, Notman, Jules-Isaïe Benoît, dit Livernois et Louis-Prudent Vallée, les trois derniers étant des contemporains de Jean Ruel.

À cette époque, traiter des plaques de cuivre plaquées d'argent avec des vapeurs d'iode et de brome et les développer grâce aux vapeurs de mercure ne constituait pas des opérations tout à fait anodines. Un historien de la photographie, parlant du travail des plaques, en dit que « l'atmosphère était saturée d'émanations toxiques ». Dans ces conditions, être photographe signi-

fait assurément travailler dans un environnement contenant des produits très nocifs sous forme d'aérosol.

On pourrait y voir un des motifs du décès prématuré de Jean Ruel. D'ailleurs, Jacques Poitras, spécialiste de la carte postale et coauteur du livre

Les photographes québécois, confirme qu'en fouillant dans les archives des compagnies d'assurance, il avait noté que plusieurs photographes mouraient à cause de ces vapeurs de mercure.

La recherche pour établir la succession des occupants du lot sur lequel la maison est construite, et celle qui pourrait conduire à l'identification du plan architectural qui en serait à l'origine ne sont pas encore terminées. Mais d'ores et déjà, il semble que Jean Ruel ait fait transformer une maison plus ancienne et beaucoup plus petite (une maison dite « de colon »), y ajoutant un deuxième étage à toit mansardé et lucarnes « en chien assis », ainsi que des plafonds en caissons. Les murs originaux sont du type « planche sur planche » érigés « en aplomb », c'est-à-dire que, les planches étant tirées directement de tout le tronc de l'arbre, elles étaient montées tête-bêche l'une par rapport à l'autre. Un examen des murs démontre cette technique d'assemblage en faisant ressortir les écarts de largeur entre chaque extrémité des planches.

La « nouvelle » maison sera aussi dotée d'une annexe du côté Ouest construite en porte-à-faux, à l'étage supérieur. Dans cette étrange excroissance se trouvait le premier studio de photographie (celui de Jean), bordé de vastes fenêtres sur trois côtés (Sud, Ouest et Nord) et percé d'un puits de lumière sur le toit, de façon à y faire entrer

un maximum de lumière naturelle. Selon l'architecte Marie-Josée Deschênes, spécialiste du bâti ancien, qui a bien voulu analyser l'architecture de la maison, la chambre noire aurait été attenante au studio de photographie, et logée dans un « ravalement » au-dessus de l'ancienne cuisine « d'été ». Non seulement logique, mais aussi vérifiable par la présence d'une ouverture de passage entre studio et chambre noire, sous forme de porte basse, aujourd'hui murée. Ce premier studio de photographie recevait des clients au printemps de 1883, puisque, dans son prône du 22 avril 1883, le curé Janvier Jacques Napoléon Gauthier interdisait à ses paroissiens de se faire photographier durant les Vêpres. Depuis cette première découverte, une photo authentique de Jean Ruel a permis d'établir que le photographe recevait sa clientèle dès 1881. En effet, l'enveloppe de papier qui entoure la photo sur « tôle » ici-bas porte la marque de la première estampille de Jean Ruel et des annotations. On y lit : « 11 an (sic) » et sur une autre face : « Tante Ernestine Fournier, morte à 13 ans. »

En attendant d'obtenir de l'évêché de Québec, une permission expresse de consulter le gardien des Registres paroissiaux de Saint-Lazare, seuls les recensements du Bas-Canada ont pu fournir des informations utiles. Or, bonheur du généalogiste et historien amateur ! le recensement de 1881 fait état d'une Ernestine Fournier, née en 1870. Elle habitait Saint-Vallier-de-Bellechasse au moment du dénombrement, était la fille de Michel et de Philomène Fournier, et partageait le domicile familial avec 7 frères et sœurs. Sous réserve d'une coïncidence extraordinaire de dates de naissance et de prénoms, la photo de cette jeune fille daterait de 1881. Le studio de photographie de Jean Ruel existait bel et bien en cette année 1881. Jean avait alors 30 ans et Honoré 17 ans. On note par ailleurs, au cadastre de la pa-

roisse de Saint-Lazare-de-Bellechasse, relevé en 1878 et officialisé en 1880, que Jean était propriétaire d'une partie de lot qui correspond exactement à l'emplacement actuel de la maison où était logé le premier studio de photographie.

Des recherches plus approfondies restent à faire. Entre autres, le portrait de Mademoiselle Fournier ouvre encore plus l'appétit du chercheur qui sait maintenant que Jean Ruel, artiste-photographe était connu à environ 35 kilomètres du village de Saint-Lazare. La table est mise pour une recherche détaillée dans tous les villages de Bellechasse pour retrouver d'autres photographies des frères Ruel et dans tous les registres fonciers et les greffes de notaire pour approfondir la question de l'historique de la propriété du lot et celle d'un contrat éventuel de construction de cette maison dite « noble ».

Le deuxième studio de photographie coïncide probablement avec l'arrivée d'Honoré Ruel à titre de



Effet photomaton

partenaire de son frère. La « maisonnette » permettait, entre autres, de bien séparer les activités y prenant place, soit fabrication des plaques, photographie proprement dite et développement. Comme le premier, ce studio est très fenestré et orienté selon le même axe que le précédent, pour bénéficier au maximum de la lumière du jour, à une époque où l'électricité n'exis-



Troisième studio

taît pas encore et où les « flashes » n'opérait qu'en brûlant une certaine quantité de magnésium. Aucune photo ne laisse croire à l'utilisation de cette technique d'illumination, ni dans la maisonnette, ni dans le troisième studio.

Les deux frères ne semblent pas avoir étendu leur cohabitation durant de nombreuses années, puisque le recensement canadien de 1901 indique que Jean habite seul, à Saint-Lazare, dans le 5^e rang Ouest.

C'est à cette époque que le studio « maisonnette » a été séparé de la maison, permettant à Honoré d'y conserver studio et chambre noire. Honoré Ruel, quoique cultivateur de profession selon les registres officiels, a, semble-t-il, continué à faire de la photographie de studio, puisqu'on retrouve une photographie identifiée à son nom et datée de 1907 et une autre datant de 1912. Étant donné qu'il s'agit, dans les deux cas, de photographies de mariage et que les personnages y apparaissant sont connus, on peut les fixer dans le temps avec précision.

Quelques mois avant sa mort, le 28 avril 1906, Jean vend la maison originale à Ephrem Audet, lui

accordant un droit de passage à perpétuité entre elle et le studio « maisonnette », sous réserve de conditions de paiement distinctes. Par testament daté du même jour, Jean lègue officiellement à Ephrem Audet, la « maison servant de résidence et d'atelier photographique » (le studio apparaissant encore dans la maison principale). Ce legs est cependant assorti de conditions selon lesquelles Ephrem Audet devra verser 300 \$ à des membres de la famille Ruel.

À ce jour, on sait très peu de choses des revenus des photographes ou de la provenance des sommes nécessaires pour établir le studio et surtout l'installer dans un bâtiment distinct (maisonnette).

Où Jean Ruel a-t-il reçu sa formation ? Où s'est-il procuré sa caméra, modèle suffisamment rare pour que des collectionneurs de caméra du 19^e siècle du Canada, des États-Unis et de France en examinent la photographie sans pouvoir en identifier la provenance ? Combien a-t-elle coûté ? Et à combien s'élevait le capital requis pour se procurer tous les produits chimiques, les plaques, le papier, le carton, etc. ? L'étonnement de découvrir un studio de photographie en milieu

rural au 19^e siècle (le seul connu à ce jour) avait d'ailleurs emmené Jean-François Nadeau précité, à s'interroger sur la viabilité financière de l'aventure. Il ne semble y avoir aucune trace de registres ou de livres de comptabilité. Par contre, l'état de fortune de Jean Ruel, au moment de son décès, laisse croire à une certaine aisance, puisqu'il a donné 750 \$ en legs particuliers à certains membres de sa famille.

La seule piste disponible sur la vie de Jean Ruel avant sa carrière de photographe, période durant laquelle il aurait pu accumuler des biens, a été découverte grâce à des documents anciens retrouvés dans une maison de Saint-Lazare, documents baptisés Fonds Louis-Napoléon Goupil par ses propriétaires. En effet, parmi les plus de 100 documents originaux retrouvés en ce lieu, on note un jugement portant le numéro 5, dans la cause de Michel Asselin (demandeur) contre Frédérique Labrecque, prévenu défendeur, daté du 26 mars 1863. Ce jugement est rendu par Joseph Ruel, juge de paix, et les débats ont été consignés par Jean Ruel, greffier. Il se pourrait alors que Jean ait pu exercer deux professions simultanément ou successivement.

Aucune analyse approfondie de l'œuvre photographique n'a été effectuée depuis que les photos ont été découvertes. Les clichés effectués par Honoré Ruel sont peu nombreux (10 % des trouvailles) et sont tous standards, soit des portraits classiques sans mises en scène ou accessoires, sinon les attributs habituels codés propres aux personnes posant pour la photo.

Par contre, l'œuvre de Jean est beaucoup plus diversifiée. D'abord, il fait de la photographie sur métal, technologie antérieure aux plaques de verre. On a aussi retrouvé un de ses stéréotypes. Ses portraits sont conformes aux canons de l'époque, tels que pratiqués par



Elzire Ruel et une amie, effet de neige

Ingres, Manet ou Courbet, dans leurs portraits. (Je ne suis pas un historien de l'Art, mais j'ai comparé plusieurs œuvres avant de tirer cette hypothèse.) Par contre, il photographie aussi bien « en cap », qu'en buste ou en gros plan. Ce qui souligne déjà une facilité à manier la caméra et à cadrer avec originalité.

Au cours de la période où il utilise des plaques de verre comme négatifs, il sortira du studio pour trouver des scènes de vie, des paysages, des bâtiments ou des familles. Le nombre de photos de ce type est cependant relativement peu élevé par rapport aux portraits de personnages ou aux scènes d'événements tel un mariage. Cependant, aucune évaluation statistique de la part respective de chacun (portrait vs paysage) ne peut être conduite avec précision. En effet, il semble plus plausible que les ancêtres de mes concitoyens ou leurs parents aient eu tendance à conserver des photos de personnes qu'ils connaissaient plutôt que celles de paysages ou autres photos d'extérieur.

Une troisième tendance est fort présente dans l'œuvre de Jean Ruel. Pour les besoins de la cause, nommons-la « fantaisies de

studio ». Dans ce groupe se trouvent les mises en abîme, les trucages qui font apparaître des flocons de neige sur les photos de studio, différentes mises en scène de personnes dans des poses diamétralement distinctes des attitudes classiques. L'exemple que je préfère est cette photo où deux jeunes femmes rapprochent leur tête l'une de l'autre, dans une pose semblable à celle que prennent les adolescentes qui se font photographier dans des photomaton. Jean put compter sur trois principales complices pour participer à ses « fantaisies de studio », sa sœur Céline, sa cousine Elzire Ruel (qui ira travailler dans les usines de textile aux USA et reviendra pour épouser Jean Laverdière) et une amie de sa cousine, Caroline Tanguay (amie présumée, parce que souvent photographiées ensemble). C'est cette dernière tendance qui semble pointer dans la direction d'une photographie détachée d'un cadre spécifique, plus artistique ou plus gratuite. C'est, à mon avis, ce qui exprime le mieux l'artiste en lui, sa pierre tombale oubliant même son métier de photographe.

Cet article n'a été possible que grâce à plusieurs de mes concitoyens de Saint-Lazare. Ils ont manifesté concrètement leur générosité et leur soutien à ma démarche de recherche historique, particulièrement en ouvrant leurs connaissances, leurs souvenirs et les vieux albums de photographies de famille. Ce faisant, ils m'ont intégré à leur village, qui est devenu le mien, par adoption.

Mille mercis à Jacqueline Bilodeau, Fabien Chabot, Richard et France Côté, Gilles Dion, Laurette, Richard et Rose-Andrée Fournier, Marc Garant, Guy Gosselin, Carmen, Céline, Mme Henri, Léopold et Roger Goupil, Normande Labrecque, Raoul Laflamme, Diane, Gaston, Johanne, Liliane et Noëlla Laverdière, Suzanne Lavertu, Marie Leblond, Odette Mercier, Conrad Paré, et Yvette Roy. □

Au fil des ans et le Bellechassois autour du monde

Par André Beaudoin

En feuilletant les différentes parutions d'Au fil des ans publiées depuis l'automne 1989, nous constatons que ses cinq rédacteurs en chef se sont intéressés à un moment ou à un autre au thème que nous abordons en cette fin d'année. Vingt ans plus tard, il n'est donc pas surprenant que notre documentation sur ce sujet soit si abondante. Comme, au fil des années, des centaines de membres se sont joints progressivement à notre revue d'histoire, il nous a paru approprié de résumer quelques-uns de ces articles, en espérant qu'ils feront prendre conscience à nos lecteurs de la richesse cumulative de ce grand voyage collectif bellechassois autour du monde. Nous n'en doutons pas, à une époque où les horizons lointains fascinent au point où ils sont devenus un des sujets incontournables des réunions de famille, cette rétrospective « mondiale » fera le bonheur, de la plupart de nos lecteurs.



Le destin tragique de Jean-Richard Breton (Automne 1989, Vol. 1, n° 1)

Dès sa première parution, Au fil des ans, sous la plume de son rédacteur en chef de l'époque, Fernand Breton, consacrait un article à un Bellechassois originaire de Saint-Vallier, qui avait connu l'aventure sur les mers lointaines au cours de la Seconde Guerre mondiale et qui, hélas, y avait rencontré son destin dans la mer des Caraïbes. Jean-Richard était l'oncle de Fernand, ce qui avait sans doute facilité la recherche archivistique et photographique. Un autre jeune homme de Saint-Vallier, Alexandre Corriveau, était également disparu lorsque le navire marchand à bord duquel il servait, le S S. Sarniadoc, avait été coulé par le sous-marin allemand U.161, le 14 mars 1942. Quelques années plus tard, par l'entremise de la chronique Bellechasse tirée de l'oubli (printemps 1993), nous apprenions qu'un autre jeune homme originaire de Bellechasse avait également péri lors de la même tragédie. Ephrem Audet, originaire de Saint-Camille, qui était aide-cuisinier, était entré en service sur ce navire au cours de l'automne précédent. Il allait célébrer son 24^e anniversaire le 27 mars. Le jeune marin était le fils de Joseph Audet, marchand général de Saint-Camille qui avait vu son magasin général incendié lors du grand incendie du 22 septembre 1925.



La tragédie de l'Obiou (Automne 1990, Vol. 2, n° 4)

C'est le 15 novembre 1950, au Palais Montcalm, qu'avait été lancée la campagne destinée à envoyer le plus grand nombre possible de pèlerins du diocèse de Québec aux imposantes cérémonies qui devaient avoir lieu à Rome pour proclamer le dogme de l'Assomption et la Béatification de Marguerite Bourgeoise. Avec enthousiasme, les paroissiens du diocèse avaient répondu à l'invitation.

Le 13 octobre, 120 pèlerins montaient sur le Columbia. Plus de 40 de ces passagers devaient revenir à bord de l'avion au destin fatal. Le voyage avait pourtant bien commencé. Lisbonne le 22 octobre, Fatima le 23, et Lourdes le 24. Le 27 octobre, réception officielle à Paris. Finalement, à Rome, des fêtes grandioses couronnaient le véritable but du voyage.

Le lendemain des cérémonies, nos compatriotes sont sur le chemin du retour, survolant les Alpes à bord du Pèlerin Canadien. L'angélus du hameau de La-Croix-de-la-Pigne appelle à la prière au moment où une détonation se fait entendre. Les gens de la région devinent l'accident. Les autorités de l'Isère sont aussitôt averties et tout de suite les recherches commencent.

Parmi les victimes de la région de Bellechasse, on compte deux prêtres : l'abbé Paul-Émile Arsenault, natif de St-Gervais et curé dans la Beauce et l'abbé Joseph Pelchat, curé de St-Raphaël et natif de St-Magloire. La jeune Ghyslaine Poulin, coiffeuse originaire de St-Camille, compte également parmi les malheureuses victimes.

1 Voir également Au fil des ans, hiver 2002.



Charles Bilodeau défend la cause d'Abraham Lincoln (Automne 1992, Vol. 4, n° 4)

Charles Bilodeau était originaire de Saint-Lazare. Il était parti faire fortune en Pennsylvanie au moment où les terribles hostilités fratricides de la guerre de Sécession, qui allaient faire plus de 500 000 morts, le rattrapèrent. Charles Bilodeau, 27 ans, s'inscrit dans l'armée du Nord. Le grand intérêt de ce témoin et acteur de l'un des volumineux chapitres de l'histoire américaine est de nous avoir laissé un journal. Nous en reproduisons ici un court extrait.

Avril 1862 : Moi aussi je ne faisais plus la cuisine (Charles Bilodeau s'était engagé comme cuisinier), mais je portais mon fusil comme les autres; cependant, je n'avais jamais fait de service...

L'ennemi ayant évacué Yorktown, le 3 mai, dans la nuit, nous partîmes pour le poursuivre. Après une marche de 15 milles, nous campâmes et le lendemain un jour de pluie et aussi très froid, nous continuâmes notre route vers Williamsburg. Après une marche de 8 milles, dans la boue jusqu'aux genoux, nous arrivâmes sur le champ de bataille vers 4 heures du soir où à ce temps nos soldats se faisaient refouler ; mais ayant entendu dire que nous venions pour les renforcer, ils redoublèrent de courage et se mirent à crier ; l'ennemi fut épouvanté et prit la fuite. Après avoir passé la nuit sous les armes, dans la boue jusqu'aux genoux, sans feu ni couvertures, nous prîmes soin des blessés et d'enterrer les morts qui étaient au nombre d'environ 500 et mille blessés de notre côté ; et autant et même plus du côté de l'ennemi...

Le 24 mai étant un jour de pluie et aussi de grand froid pour la saison, nous eûmes un skirmish (escarmouche) très sévère avec l'ennemi et les chassâmes. Le 31 mai, après avoir commencé à aménager nos provisions et à faire sécher nos hardes, l'ennemi, avec une force de 70 000 hommes, attaque notre force qui dans cet endroit était d'environ 15 000 hommes et après avoir combattu pendant 3 heures et perdu la moitié de nos soldats, nous fûmes obligés de nous retirer en arrière laissant notre camp, nos provisions et tout notre équipage entre les mains de l'ennemi ...



Faucher de Saint-Maurice et son aventure au Mexique (Hiver 1994, Vol. 6 n° 1)

L'aventure de Faucher de Saint-Maurice le mène d'abord, par train, aux États-Unis, où il séjourne près d'un mois, dont quinze jours à New York. Dans la métropole mexicaine, sans appartenir à aucune armée, il porte un vieil uniforme anglais déterré à Québec ! Un peu par bravade, mais sans doute pour exprimer son originalité. Il goûte aux plaisirs du théâtre et de l'opéra avant de s'embarquer sur l'Académie une « vieille cuve norvégienne, aux formes lourdes et arrondies ». Destination Vera-Cruz via les Antilles.

Faucher de Saint-Maurice, d'abord officier d'ordonnance, puis capitaine du 2^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, passe deux ans au Mexique. Le 4 juin 1865, blessé, il s'embarque à Vera-Cruz pour revenir au pays. Pendant son aventure mexicaine, il a participé à quatre campagnes, a assisté à onze combats et à de nombreuses escarmouches. Il fit les sièges d'Oaxaca et de Saltillo, son cheval fut tué sous lui et il survécut à deux blessures. L'homme de lettres bellechassois se vit citer deux fois à l'ordre du jour de l'armée, fut fait prisonnier et faillit être fusillé.

Il fut finalement échangé contre un général ennemi et revint finalement au pays riche de souvenirs exotiques qui allaient faire sa renommée. De son aventure mexicaine, après avoir été couvert de médailles, Faucher de Saint-Maurice conclut finalement avec sagesse que le plus grand bonheur sur terre se trouvait auprès de sa famille. En 1874, il publie «*De Québec à Mexico*» et quatre ans plus tard, il publie «*Deux ans au Mexique*».

2 Nous pouvons lire dans le Bulletin de la Société d'histoire de Lévis (printemps 1989) qu'un dénommé Jean-Baptiste Ratté, ayant vécu un certain temps à Saint-Vallier et à Saint-Michel, émigra aux États-Unis où l'un des siens participa à la guerre civile américaine, y trouva la mort et fut inhumé au cimetière de Harper's Ferry. Dans la monographie paroissiale de Saint-Gervais, publiée à l'occasion du 200^e anniversaire de la paroisse, nous apprenons par ailleurs qu'un certain Eugène Rouleau fut capturé par les Sudistes et fusillé avec deux de ses compatriotes, les frères Fortier, fils d'un médecin.

3 Charles Bilodeau fut démobilisé le 20 juin 1865. Il a quitté le pays d'Autant en emportant le vent et est revenu s'établir à Saint-Lazare. Le 20 novembre 1871, il épousait Marie Laverdière et ils eurent neuf enfants. Cultivateur et secrétaire municipal, il est décédé le 8 novembre 1901, à l'âge de 67 ans, dans sa voiture, son chapelet à la main.

4 Il eut plus de chance que l'Empereur Maximilien dont il était allé défendre la cause et qu'il admirait, fusillé à Queretaro après avoir été capturé par Juárez.



Marguerite Tanguay, infirmière au cours de la 2^{de} Guerre mondiale (Hiver 1995, Vol. 7, n° 1)

Marguerite Tanguay, mérite sûrement de figurer parmi les grandes Bellechassoises. Marguerite naît le 11 février 1911, à Saint-François-de-Montmagny. Elle a quatre ans, lorsqu'elle devient orpheline, suite au décès de sa mère. Elle sera élevée par ses grands-parents paternels à Saint-Vallier.

Les éléments de biographie que nous avons d'elle nous apprennent qu'elle enseigne pendant deux ans avant de devenir infirmière bénévole pour les Sœurs Blanches. Nous la retrouvons en France en 1936 puis deux ans plus tard en Algérie. En 1939, quand éclate le conflit, Marguerite est affectée dans un hôpital de l'armée française, puis après l'armistice de 1940, dans un hôpital de la Croix-Rouge à Alger.

Comme beaucoup de ses camarades, elle s'engage au mois d'août 1943, pour la durée de la guerre dans l'Armée française d'Afrique, reconstituée après le débarquement des Alliés au Maroc et en Algérie. Elle participe à la campagne d'Italie puis à celles de France et d'Allemagne dans la formation chirurgicale mobile de Mme Catroux. C'est l'une des deux formations destinées à pratiquer les opérations urgentes sur les blessés intransportables et qui, pour cette raison, suivent immédiatement les premières lignes. Nous devinons aisément le danger d'en tel dévouement.

Après la guerre, la jeune infirmière épouse Jean Déon et la mère patrie devient son pays d'adoption. Elle restera toutefois très attachée à Bellechasse. Elle décède le 30 septembre 1992 et ses funérailles, célébrées en l'église Saint-Ambroise de Paris, sont impressionnantes. Les nombreuses médailles qu'elle a reçues pour son engagement lors de la Seconde Guerre mondiale au service des grands blessés font la fierté de sa famille immédiate et de la grande famille bellechassoise.



Jean-Louis Latulippe, héros de la marine marchande lors de la 2^{de} Guerre mondiale (Printemps 1995, Vol. 7, n° 2)

Jean-Louis Latulippe passe son enfance et son adolescence à admirer le Saint-Laurent, à lire des récits de navigation, à côtoyer des gens de mer, et peut-être bien à envier les voyageurs qu'il peut saluer au passage. Il ne faut pas s'étonner qu'au sortir de l'adolescence, son choix de carrière se porte vers la navigation maritime. Un choix hasardeux à l'époque puisque la Seconde Guerre mondiale vient d'éclater. Pendant 26 mois, jusqu'au milieu de 1943, le jeune marin sert civilement la cause des Alliés à bord du Polycastle. Ses périlleux voyages l'amènent généralement en Louisiane, au Texas, au Venezuela et en Colombie pour y charger le pétrole brut et, de là, à New York, Boston

et Portland pour le déchargement. Le Polycastle sera d'ailleurs le premier navire à approvisionner le pipeline Portland-Montréal, inauguré le 24 décembre 1941.

En septembre 1943, Jean-Louis Latulippe s'embarque sur le Asbjorn, navire danois battant pavillon canadien, toujours en compagnie de marins scandinaves (les meilleurs au monde selon Jean-Louis). Ses périples en mer le mènent de Montréal ou Halifax jusqu'à Manchester ou Liverpool en Angleterre. Le Asbjorn transporte alors des explosifs et des armes, dans des convois de 20 à 30 navires, escortés par des vedettes armées. C'est à la vitesse de 8 à 10 nœuds que les convois font la traversée, tandis que les marins tout affairés à leurs tâches réussissent à «oublier» qu'ils sont littéralement assis sur une poudrière. Si un bateau vient à être torpillé, les autres ont ordre de ne pas lui porter secours (sauf pour les vedettes) et de poursuivre inexorablement leur route. Pour se protéger des attaques aériennes, les bateaux lancent des fils métalliques dans le ciel au moyen de cerfs-volants. Un autre danger vient des risques de collisions et de frottements entre les bateaux d'un même convoi, surtout par temps de grosse mer ou de brume.

Dans le cas d'une attaque majeure, les composantes des convois ont l'ordre de s'éparpiller.

5 Commandement du Corps expéditionnaire français. Le général Juin, cdt le C.E.F. cite à l'ordre du régiment : Tanguay, infirmière, formation chirurgicale no 2. « Infirmière militaire auxiliaire volontaire pour le C.E.F., d'une énergie et d'un sang-froid remarquable. Le 15 mars 1944, sous un violent bombardement aérien, est demeuré à son poste, donnant à tous ceux qui l'entouraient le plus bel exemple de calme et de courage. Cette citation comporte l'attribution de la Croix de guerre avec étoile de bronze.»

6 Voir également Noël en Bellechasse, Au fil des ans, automne 1996. Faucher de Saint-Maurice raconte avec nostalgie un Noël de son enfance à Beaumont.



Dollard Ménard et le raid de Dieppe (Automne 1995, Vol. 7, n° 4)

S'il n'était pas natif de Bellechasse, le général Dollard Ménard était un Bellechassois de cœur puisqu'il passait ses étés à Saint-Vallier depuis 1934 et qu'il avait épousé une fille du pays, Charlotte Joncas. Nous reproduisons ici un extrait de ses souvenirs lors du malheureux débarquement de Dieppe où il entra dans la légende.

En avançant toujours péniblement, je vis s'écrouler devant moi un autre de mes amis affreusement blessé au ventre. Son visage était cadavérique et il respirait difficilement. Je me rendis chercher en tâtonnant ma trousse de secours avec ma main gauche. Je n'avais plus la même dextérité à cause de ma blessure à l'épaule. Mon ami ne me quittait pas des yeux, incapable de parler. Je réussis à sortir un comprimé de morphine que je lui mis sur la langue. Il l'avalait. Je ne pouvais

rien faire d'autre et il le savait aussi bien que moi. De le voir gisant devant moi, j'entrai dans une rage aveugle, et je n'eus plus qu'une idée, tirer et régler leur compte aux Allemands. Mais mon devoir de chef était de diriger les mouvements de mon bataillon. Aussi je dus refréner ma rage. Ce sentiment eut pour effet de mettre un peu de clarté dans mon cerveau. Mes pensées se firent plus hardies, plus rapides. Mais en même temps, je me sentais anesthésié. Au moment où j'enjambais le parapet, je fus atteint de nouveau, par une balle cette fois. Je perdis l'équilibre et je tombai en arrière sur un piquet de fer, qui m'endommagea la colonne vertébrale. La balle de fort calibre me traversa le bras en me brisant deux os au-dessus du poignet. Je sentis à peine la douleur, trop soutenu par les émotions du combat.



En passant par le New Hampshire (Automne 1995, Vol. 7, n° 4)

Le rédacteur en chef de l'époque, Jean-François Caron, signait un article pittoresque qui relatait un court voyage au New Hampshire l'été précédent. Ses impressions, traduites dans une forme humoristique et colorée résumant bien la dégradation du fait français dans les États de la Nouvelle-Angleterre.

À Kingston, j'ai affirmé mon statut d'Américain en discutant avec une gentille antiquaire. Elle s'est opposée : « Impossible! Vous ne pouvez être Américain, puisque vous êtes Québécois! »

« Ben voyons! Je suis un Américain du Québec. L'Amérique est un continent qui s'étend de Terre-Neuve à l'île de Pâques, des terres arctiques à celle de feu. » Sacré États-Uniens qui s'approprient un qualificatif continental en espérant s'approprier l'univers. À Plaistow, une autre antiquaire, moins gentille celle-là m'a sermonné. « C'est très mauvais pour votre sécurité de

réclamer la séparation du Kweebec. Et vous n'avez pas le droit d'empêcher vos enfants d'apprendre l'anglais. » Je ne lui ai rien acheté. En sortant, Anaïs (5 ans) lui a dit un beau « Thank you very moche! »

À Paris (Maine), sur le chemin du retour, une vieille dame m'a accosté dans un restaurant. « Pardonnez-moi de vous aborder. Je suis tellement contente d'entendre parler français. Vous savez, il y a beaucoup de personnes qui parlent français ici. C'est une belle ville Paris, mais il n'y a pas de Français. » Bizarre autant qu'étrange!



Les carnets de voyage de l'abbé Jules-Adrien Kirouac (Hiver 2001, Vol. 13, n° 1)

En 1894, au retour de son voyage en Europe et en Terre sainte, l'abbé Jules-Adrien Kirouac, curé de Saint-Malachie de 1903 à 1910, et auteur d'une monographie de la paroisse en 1909, rédige ses souvenirs autour de ce long périple.

13 mars 1894 : De Rome à Naples, j'ai fait la connaissance d'un Allemand et de deux Italiens. La conversation a été partie anglaise et partie italienne. Je me retire à l'Hôtel Milan sur la piazza Municipio en face d'un navire qui doit me conduire à Alexandrie en Égypte. Naples est une belle ville de 495 000 habitants et qui tend à s'améliorer de jour en jour. C'est à tort que l'on compare Québec à Naples du point de vue des rues, mais elles sont toutes pavées en pierre.

3 mai 1894 : Nous disons la messe dans la belle église des Jésuites qui est une des plus belles de Beyrouth. L'élevage du ver à soie est la plus grande industrie du pays. Toute la chaîne du Liban est

complètement couverte de beaux mûriers aux larges feuilles.

7 mai 1894 : Il y a une grande variété de mœurs à Damas à cause des différentes nations qui se sont fixées en cette ville. Quant à la polygamie, elle n'est point répandue comme en Égypte. Elle n'existe que chez les riches qui peuvent se payer le luxe d'avoir trois ou quatre femmes. Quant à la classe ordinaire, un tel état de choses ne peut exister, car le gouvernement turc, essentiellement musulman, ne permettra à un individu d'avoir plusieurs femmes qu'en autant qu'il aura les moyens de les faire vivre.

22 mai 1894 : Nous avons déjà passé l'île de Ténédos avec la ville fortifiée, nous sommes en face du champ de bataille des héros grecs. Ici c'est la plaine d'Ilion, il nous semble voir Homère, Hector, Achille, Ulysse, Hercule, Pergamon. Là-bas, c'est l'ancienne ville de Troie où les Grecs firent entrer un cheval de bois pour ouvrir les portes de la ville.



New York! New York! printemps 1951 (Été 2002, Vol. 14, n° 3)

Depuis le 11 septembre 2001, l'Empire State Building est redevenu le plus haut gratte-ciel de New York. Au printemps 1951, un jeune étudiant originaire de Saint-Nazaire, Gilbert Bruneau, qui a déjà la piqûre des voyages, effectue « sur le pouce » son premier voyage en dehors du Québec. Un demi-siècle plus tard, le souvenir qu'il a gardé de cette escapade de fin d'année académique demeure un des textes les plus pittoresques publiés à ce jour par Au fil des ans. 63 \$ en poche Vers la mi-août, il me faut songer à mon départ, car septembre et la rentrée approchent à grands pas. J'ai économisé 63 \$. Au retour, il me faudra passer par Saint-Denis, car M. Desquia (nous l'appelions ainsi parce que c'était son inséparable tic de langage), le patron, refuse de me payer tout de suite mes dernières semaines de travail. Visiblement, mon départ précipité le frustre. À cette époque, il ne devait pas y avoir beaucoup de chômage pour que des gens

acceptent de travailler à des salaires aussi bas.» Un beau matin, je me poste sur le bord de la route, à Saint-Denis, le pouce droit levé vers le ciel. Dans mon blazer d'École Normale et mes pantalons gris, j'ai l'air très respectable, en dépit de mes cheveux un peu longs, car je suis en avance d'une dizaine d'années sur les Beatles et les années 1960. La chance me favorise rapidement, je traverse les lignes américaines. Il est vrai que les automobilistes n'ont pas à se demander où mettre mes bagages qui peuvent entrer dans une poche : une brosse à dents, un tube de dentifrice, un peigne et un couteau de poche... au cas où je ferais de mauvaises rencontres, car New York, même au début des années 1950, c'est New York ! Quelque part dans le New Hampshire, un automobiliste s'arrête à ma hauteur, ouvre la portière droite et me demande en anglais, évidemment, où je vais.

-New York - Me too... - Can you read a map? I don't know the road.

Je ne suis pas certain de pouvoir lire une carte, mais l'assurance avec laquelle je lui réponds me vaut un très « long pouce ». Son vieux bazou tiendra-t-il le coup ? Et surtout, ce qui m'a frappé lorsque le jeune homme a ouvert la portière, ce sont tous ces billets de 1 \$ de 2 \$ de 5 \$ éparpillés négligemment sur le siège du passager. L'étrange automobiliste ramasse quelque peu ses billets, mais sans les mettre dans son portefeuille. Les arrêts sont nombreux. L'homme prend quelques billets, sans trop s'inquiéter des autres autos, et de ma présence, et entre dans un magasin. Une dizaine de minutes plus tard, son magasinage terminé, nous reprenons la route. Je comprends rapidement que cet homme a une soif terrible puisqu'il ne magasine que dans les bars ou les tavernes.



Richard Bilodeau, un Bellechassois au pied marin (Printemps 2004, Vol 16, n° 3)

Originaire de Saint-Damien, Richard Bilodeau a rédigé un article passionnant sur son expérience comme marin à bord de petits voiliers sur l'Atlantique. Quant à l'origine de sa passion maritime, l'homme de la mer écrit : « Ne me demandez pas d'où m'est venu cet intérêt pour les bateaux et pour la mer ! Sûrement pas de mes parents ou de mes grands-parents ! Peut-être de lointains ancêtres qui ont dû traverser l'océan pour s'installer au Québec. » Richard, dans l'introduction à son article, poursuit : « J'ai commencé à m'intéresser aux bateaux vers 1975 en côtoyant un confrère de travail qui était lui-même propriétaire d'un voilier avec lequel il naviguait sur le fleuve Saint-Laurent. Après beaucoup de discussion, de lecture de revues et de livres et de visites dans les marinas, j'ai décidé de m'inscrire à un cours de voile théorique et pratique d'une durée d'une semaine sur le fleuve en me disant que peut-être je n'aimerais pas ça et c'est devenu pour moi une passion.»

Le 13 juin 2000, après une révision et une vérification complète de Mayero (deuxième voilier de Richard, baptisé ainsi d'après le nom d'une île des Antilles), me voilà à nouveau parti, cette fois aucun membre de ma famille ne m'accompagne, ceux-ci ayant déjà des obligations d'adultes. L'objectif est l'Europe. Je recrute donc deux membres d'équipage expérimentés et nous entreprenons le voyage par une route déjà connue, le fleuve et le golfe Saint-Laurent, que nous agrémentons d'une escale aux îles de la Madeleine.

Le 3 juillet, nous laissons la côte canadienne par le détroit de Canso, dans le brouillard en direction des Açores. La première partie de ce voyage fut assez mouvementée : brume et temps frais sur les bancs de Terre-Neuve, vents contraires qui nous ont obligés à modifier notre route et quelques bons orages. Par contre, la deuxième partie fut plus facile, les vents étant plus favorables. Le 19 juillet, nous entrons dans le port de Horta, sur l'île Faial, après avoir franchi les 1600 milles nous séparant du Canada. Nous y faisons une escale de 10 jours, question de se reposer, visiter et refaire le plein de provisions.

Le 30 juillet, nous reprenons à nouveau la mer en direction de la France, laquelle se situe à 1500 milles plus loin. Cette partie du voyage fut très différente, car, cette fois, les vents ont été plutôt faibles et parfois même absents et le soleil, très présent. Nous avions prévu arriver à Saint-Malo, mais le retard pris à cause des vents faibles nous a obligés à faire route sur Cherbourg, que nous avons atteint le 14 août. Enfin rendus en Europe avec tout ce que ça offre comme possibilité de navigation ! Deux courtes escales à Cherbourg et à Honfleur et nous entreprenons la remontée de la Seine en direction de Paris. À Rouen, nous devons abaisser le mat afin de pouvoir passer sous les nombreux ponts enjambant la Seine.

Le 25 août, nous entrons dans la Ville-Lumière.



À la mémoire du soldat Cameron (Printemps 2004, Vol 16, n° 3)

Marius Cameron était né le 30 mars 1924. Ses parents, Omer Cameron et Jane Smith s'étaient épousés le 10 juillet 1906, à Saint-Malachie. La famille comptait onze enfants vivants. Marius, solide jeune homme de plus de six pieds n'avait pu s'exempter du service militaire et un jour les MP étaient venus le quérir pour un salaire de 30 \$ par mois et un destin bien incertain. D'après les souvenirs de sa sœur Adrienne, après son entraînement, Marius Cameron, incorporé aux Fusiliers Mont-Royal, serait passé en Angleterre vers le mois de mai 1944. Un mois plus tard, le 6 juin 1944, dans une des plus grandes opérations militaires de l'histoire, les Alliés débarquaient en Normandie. Nous ignorons de façon précise à quel moment le jeune Cameron fut appelé à participer au combat et à quel endroit précis il décéda. Il faut se rappeler que la bataille de Normandie dura plusieurs mois et que les Allemands opposèrent dans plusieurs secteurs une très grande résistance. Nous savons que le soldat Cameron décéda dans un hôpital militaire le 13 août 1944, probablement dans la région de Caen. La famille Cameron apprit la triste nouvelle de Lorenzo Michaud, qui était chef de gare à Saint-Malachie.



Un merveilleux voyage sur le Saint-Laurent (Été 2004, Vol. 16, n° 3)

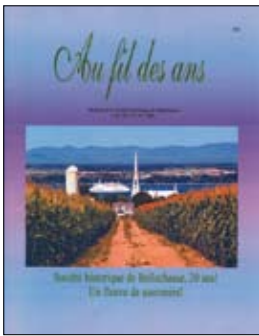
Probablement au printemps 1876, Faucher de Saint-Maurice s'embarque sur le Napoléon 111, navire qui a pour mission de ravitailler les différents phares qui jalonnent le fleuve et son golfe à cette époque. La croisière de l'homme de lettres le conduit jusqu'en Nouvelle-Écosse, ce qui constitue au XIX^e siècle un voyage assez important. Le paragraphe suivant nous donne le goût d'être du voyage : « La salle à dîner, où nous devons passer de si douces soirées, se montrait propre, bien éclairée, assez large pour mettre à l'aise quinze personnes. » Le narrateur enchérit : « Elle nous permettait d'entrer de plain-pied dans des cabines parfaitement ventilées, et c'était plaisir de voir leurs portières soulevées un lit bien frais et bien blanc. » À la hauteur de Beaumont, Faucher de Saint-Maurice profite de l'occasion pour exprimer ses sentiments sur ce village qu'il affectionne particulièrement. Nous étions alors par les travers du phare de Saint-Laurent d'Orléans, et au moment où j'allais me lever, j'aperçus dans la direction du sud scintiller au soleil le clocher de la petite église de Beaumont. Je n'ai jamais pu regarder ce temple agreste, et sans prétention sans que ma pensée se repliât sur elle-même. Sous cette voûte de bois, non loin de ces fonts baptismaux à la balustrade en fer forgé et fleurdelisé, dorment la chair de ma chair, les os de mes os. C'est là que mes deux frères Charles et Pierre et que ma sœur chérie Joséphine attendent calmes et impassibles dans la tombe, le jour où il sera bon plaisir à Dieu de mêler ma poussière à leur poussière. Dans son récit, Faucher de Saint-Maurice s'intéresse à tout ce qui touche à la mer et déjà à cette époque, il est question de la surexploitation de ses ressources. Alors qu'il séjourne dans la région de Sept-Îles, le Napoléon 111 croise un navire de pêche américain. Le capitaine Johnson, de la région de Gloucester, se vante que l'année précédente, il a emmagasiné à bord 32 000 livres de morue qu'il a pêchée sur les bancs terre-neuviens. Bien que les relations entre les deux équipages soient cordiales, on sent chez Faucher de Saint-Maurice une certaine exaspération, d'autant plus que le capitaine yankee en rajoute. « Ces pêches miraculeuses se renouvellent souvent, et cet Américain nous raconta qu'un de ses amis, le capitaine O'Brien, de la goélette l'Ossipée, avait pris en un mois 90, 628 livres de flétan. » La cupidité humaine est de toutes les époques et Faucher de Saint-Maurice rappelle que ces marins exercent une pression trop forte sur le marché qui fait baisser les prix dramatiquement et inutilement.



Hector Prévost au pays de Jack London (Hiver 2005, Vol. 17, n° 1)

Le 16 juin 1897, un vapeur arrivant de l'Alaska devait répandre la nouvelle d'une découverte étonnante dans une des rivières du Yukon. Quelques passagers descendirent du vapeur emportant dans leurs bagages des sacs contenant une fortune en or qui s'élevait à 750 000 \$. Le lendemain, un autre vapeur déversait des prospecteurs sur les quais avec plus de 800 000 \$ du précieux métal. Cinq ans après cette découverte, un jeune gaillard de Saint-Charles quittait sa paroisse natale pour se lancer dans l'aventure. Hector Prévost, dont la physionomie évoque les jeunes premiers d'Hollywood de l'époque, n'avait que 18 ans. Il fallait avoir une endurance à toute épreuve pour survivre dans une nature et un environnement humain aussi hostiles. Protégé par un destin providentiel et une forte constitution, Hector Prévost revint à Saint-Charles en 1910. Avec le peu d'or récupéré dans son « claim », il acheta une terre dans sa paroisse natale. Le 23 juillet 1912, le prospecteur épousait Éva Laberge, une jeune enseignante de la paroisse. Le couple allait engendrer une belle famille de huit enfants.

7 Dans la même parution, un article était consacré à Alfred Tremblay, originaire de Saint-Henri, compagnon d'aventures du légendaire capitaine Bemier. Au mois de janvier 1973, à l'âge vénérable de 85 ans, l'explorateur était reçu membre de l'Ordre du Canada. Parmi les souvenirs dont il était le plus fier lorsqu'il accorda une entrevue à la journaliste Monique Duval, à cette occasion, Alfred Tremblay évoquait le jour où il avait sauvé la vie à 2 jeunes Esquimaux qui allaient être dévorés par un ours blanc.



La riche tradition familiale des marins de Saint-Michel (Été 2006, vol. 18, n° 3)

Gaston Robitaille, originaire de Saint-Michel, signait dans cette parution un long article sur les gens de mer originaire de Saint-Michel-de-Bellechasse. Nous citons ici entre autres Adélarde Bernier, pilote sur le Saint-Laurent. Il fut l'avant-dernier à piloter l'Empress of Ireland. Le 28 mai 1914, le capitaine Bernier pilota l'Empress de Québec à Pointe-au-Père où il descendit. Le navire continua sa course vers son destin et à 1 h 45, dans la nuit du 29 mai, à la hauteur de Sainte-Luce, il heurta le Storstad qui se dirigeait en sens inverse. Le malheureux paquebot coula en quelques minutes tandis que le Storstad, bien que considérablement endommagé, à la proue, put continuer sa route.



Émile Métivier en Europe (Printemps 2007, Vol. 19, n° 2)

En 1950, Émile Métivier effectue un voyage d'affaires en Europe. À son retour du vieux continent, l'industriel est tellement impressionné qu'il ne cesse de raconter les détails de son voyage à ses proches. Sœur Imelda Mercier juge bon de coucher sur papier les souvenirs de son beau-frère.

Et revenons à notre sujet, la Suisse. Pays célèbre par ses horlogeries, il est aussi très moderne et d'une propreté sans reproches. Il est même défendu de cracher sur les trottoirs et dans les rues. De plus, le peuple, qui est très aimable, nous paraît avoir une éducation de beaucoup supérieure, dans l'ensemble, à tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Le lendemain, nous quittons la Suisse toujours par train, passant via une série de montagnes énormes traversées par de nombreux tunnels que notre train emprunte. Au fait, c'est là que nous avons eu l'occasion

de traverser le plus grand tunnel au monde : il se nomme le « Simplon ». Nous y roulons pendant vingt minutes à une vitesse de 70 à 75 milles à l'heure avec des milliers de pieds de roc d'épaisseur au-dessus de nos têtes. Il est maintenant 9 heures du soir, nous sommes à Milan, la plus grande ville industrielle de l'Italie. Comme nous devons reprendre le train à 11 heures pour Venise, nous ne disposons que de deux heures pour visiter. Nous prenons un taxi pour nous diriger directement à la cathédrale de Milan, certes la plus magnifique au monde avec ses mille clochers tout en pierre et dont la construction a duré mille ans. La ville porte le nom de Milan, ce qui doit, certes, être en l'honneur du temps qu'il a fallu pour construire cette cathédrale. Très à bonne heure, nous sommes à Venise, à coup sûr la ville la plus étrange au monde. À notre arrivée nous y cherchons un taxi, mais en vain. En effet, ce genre de transport n'existe pas dans cette ville de trois cent mille âmes. Durant notre séjour à cet endroit, nous n'avons vu qu'une seule automobile en arrière de la gare ; elle ne pouvait même pas rouler pour la bonne et simple raison qu'il n'y a aucune rue carrossable. Tout le transport se fait par eau, soit en gondole, soit en canot moteur. Nous louons alors une de ces gondoles pour 1,000 livres (six livres pour un cent), pour nous rendre à notre hôtel et y prendre une couple d'heures de repos bien mérité.



Une Bellechassoise en Australie (Été 2007, Vol. 19, n° 3)

Au printemps 2006, Marie-Ève Vachon, jeune infirmière native de Saint-Nazaire, effectue un voyage de rêve au pays des koalas. Ses souvenirs, qu'elle a rédigés pour Au fil des ans, ont un petit côté National Geographic qui a charmé nos lecteurs à la recherche d'exotisme.

Depuis 2 heures déjà le soleil s'était couché et lorsque nous nous sommes engagées sur le quai pour l'embarquement, seulement quelques lanternes éclairaient notre chemin. Au bout d'une rangée de gros bateaux solennellement bien alignés, nous avons reconnu le Solway Lass, un magnifique voilier qui, en 1902, a servi la marine marchande. Il changea d'allégeance en 1914 pour rejoindre l'armée britannique. Très versatile, il a aussi servi de restaurant dans le port de Sydney en 1984-1985. Aujourd'hui, il vogue tranquillement entre les petites îles paradisiaques

des «Whitesundays» tout en nous faisant découvrir l'une des plus belles plages au monde «Whitehaven beach.» Le sable blanc est du cristal, l'eau y est turquoise, le ciel est saphir et la végétation est émeraude. Imaginez que vous vous trouvez sur un bateau pirate, légèrement secoué par le remous des vagues et l'air marin dans les narines, il vous transporte vers la plus merveilleuse île au trésor au monde... L'Australie est un pays complètement dépaysant ! Cependant, la terre est petite et ce n'est pas parce que vous êtes à l'autre bout du monde que vous ne rencontrerez pas de Québécois ! Nous nous trouvons au beau milieu de nulle part, sur un bateau, avec une vingtaine de personnes à son bord, dont un couple de Berthierville, de notre âge en plus ! C'est avec Christian et Julie que nous avons discuté, rigolé et fait nos premières expériences de plongée en apnée...sur une infime partie de la « Grande Barrière de Corail ».

Les Marceau (suite)

Fernand Thibault a rédigé un livre contenant une collection de copies des documents notariés originaux concernant les familles Marceau, depuis François, l'ancêtre québécois, en passant par ses descendants ayant vécu dans la paroisse de St-Vallier. Particulièrement Jacques, le premier Marceau à s'établir sur une des terres situées au nord-ouest du village de Honfleur. Tous ces documents ont été transcrits et expliqués pour faciliter leur compréhension. L'histoire des quatre terres Marceau près du village y est racontée en détail. Pour se procurer ce volume, contactez l'auteur de ce texte au 418-872-3955 ou fernthibault@oricom.ca

On a vu, dans ma dernière chronique que Jacques avait obtenu, au nord de la « grande troisième », la concession d'une terre qui appartient maintenant à Mario Marceau, fils de feu Roland. En épousant sa voisine devenue veuve, Jacques avait accepté de partager ses biens en échange de ses dettes et obligations, et d'élever les trois enfants de sa nouvelle épouse. Il possédait donc deux terres de trois arpents et demie de front sur vingt-six de profondeur. Une telle étendue de terre était beaucoup trop grande pour un seul homme qui, normalement, pouvait défricher seul environ un arpent carré par année. Qu'à cela ne tienne, il a pris les bouchées doubles. Le douze septembre 1831, avant que ses deux fils aînés, Magloire et Jacques se marient,

leurs parents leur font donation de tous leurs biens à la condition qu'ils s'acquittent de toutes les obligations mentionnées dans la chronique précédente. Jacques fils devint alors le propriétaire de la terre où sa famille avait vécu jusqu'à ce moment-là, soit celle appartenant maintenant à André Marceau, fils de feu Lionel. Magloire, quant à lui, héritait de la terre appartenant maintenant à Mario Marceau, fils de feu Roland.

Lorsque les deux fils furent établis sur leurs terres respectives avec leurs femmes, le recul de la forêt vers le nord se fit rapidement, à un rythme comparable à celui de leurs voisins qui, tous, étaient empressés d'agrandir leur domaine. Déjà, vers les années 1850, les deux frères devaient faire l'acquisition de terres pour établir leurs fils. Leurs proches voisins, les Bilodeau d'un côté et les Roy de l'autre (terre appartenant maintenant à Jean-Marie Dion), étaient eux aussi à la recherche de terres pour leurs nombreux fils. Cependant, cinquante ans après le début de la colonisation de cette partie de la seigneurie de Lauzon, il n'y avait plus de concessions disponibles à moins de s'éloigner dans les collines des paroisses du canton de Buckland. Les fils des habitants de St-Anselme et de Ste-Claire ont vite fait de s'approprier les lots disponibles au fur et à mesure que les arpenteurs avaient complété leur travail et établi le tracé des chemins séparant les rangs et les cantons. Les paroisses du sud des comtés de Dorchester et Bellechasse ont connu un essor rapide grâce à une immigration continue durant de nombreuses années.

Les fils de Magloire

Magloire a eu de nombreux fils dont cinq désiraient s'établir sur

des terres. S'il y en eut d'autres, je n'ai pas trouvé leurs traces. Peut-être se sont-ils faits journaliers dans quelque ville ou village ? Magloire acheta un lot à son fils Magloire-Alexis dans le canton Buckland. Après le décès des parents de son épouse Philomène Roy, ce dernier vendit ce lot pour s'établir à Sainte-Claire. A-t-il hérité de la terre de ses beaux-parents ? Je ne le crois pas, car il a refusé l'héritage de son épouse au profit de l'héritier de la terre.

Joseph, un des plus jeunes fils, s'était vu offrir une terre dans la « petite troisième » par son père. Cependant, ce dernier s'étant vu attirer par l'ouverture de la nouvelle paroisse de St-Magloire dans le Canton Mailloux, revendit sa propriété et alla défricher sa propre terre dans ces hautes collines riches des plus belles forêts de la région. Étant près de la frontière américaine, on retrouve des centaines, peut-être des milliers de ses descendants outre frontière sans compter tous ceux que l'on trouve partout, au Québec et en Ontario particulièrement.

Laurent, avec l'aide de son père, fit l'acquisition d'une terre dans le Canton Buckland. Était-ce dans la partie nommée aujourd'hui St-Nazaire ou St-Malachie, je ne peux pas le confirmer, car, à ce moment-là, les terres ne portaient pas de numéros de cadastre, ce qui les rend très difficiles à identifier aujourd'hui. Toutefois, nous savons qu'il est décédé à St-Malachie. Ses fils Adélar, Omer, Émile et Arthur ont vécu dans ces deux paroisses, dont à St-Nazaire en particulier où l'on rencontre encore aujourd'hui leurs nombreux descendants. Les épitaphes dans les jolis cimetières de ces deux paroisses en sont la preuve.

En mars 1856, alors que Magloire a encore deux fils à établir, il décide d'acheter une terre située au sud de la Grande ligne lorsque celle-ci fut à vendre. En effet, Antoine Roy, qui avait obtenu cette terre par la succession de son père Charles, désirait s'établir dans le nouveau canton de Frampton où il aurait le loisir de commercer des terres à volonté. L'agriculture ne semblait pas faire partie de ses plus grandes ambitions. Magloire se présenta chez le notaire pour rédiger un contrat d'achat d'une grande terre en partie boisée, munie de bâtiments et de bétail.

Le vieux couple vendeur n'avait pas d'héritiers. Il était donc forcé de vendre à des étrangers qui lui procureraient les rentes comme aurait dû le faire un fils en prenant la relève, s'il en avait eu un. Lorsque cette transaction fut complétée, le notaire fit entrer Antoine Roy pour rédiger un contrat d'échange entre les deux terres, celle d'Antoine à St-Anselme (Honfleur) et celle nouvellement acquise par Magloire.

On ne rechignait pas devant les transactions compliquées, le régime français les y avait habitués, et on ne connaissait pas encore de meilleure façon de faire les choses. Le bon notaire transcrivit toutes les clauses d'obligations et de rentes telles que mentionnées sur le document qu'il venait de compléter, sur le nouveau document qu'il rédigeait à l'intention de ce nouvel acquéreur. Antoine, sa femme et ses quatre enfants allèrent vivre dans leur nouveau domaine le plus tôt possible. Toutefois, Antoine ne demeura pas longtemps à cet endroit. Il revendit rapidement pour un profit, acheta ailleurs, déménagea et revendit, et ainsi de suite.

Magloire, ne pouvant laisser cette terre inhabitée, décida de l'habiter lui-même avec sa femme et ses

six enfants tels qu'on les retrouve au recensement de 1861. Seul son fils Louis était demeuré sur la terre ancestrale dont il serait l'héritier plus tard. Eusèbe vint vivre avec ses parents, car son père étant déjà âgé de 50 ans, presque un vieillard en ce temps-là même s'il ne mourut qu'en 1899, et il n'aurait pu suffire seul à la tâche. Cette terre est aujourd'hui celle de Denis Marceau, fils de feu Edmond.

Jacques, fils de Jacques

Jacques, tout comme son frère Magloire, avait lui aussi des fils à établir. Dans les années 1850, il acheta la terre de son voisin Denis Tremblay, terre appartenant aujourd'hui à Réal Marceau, fils de feu Gérard. Le contrat d'achat est introuvable, mais on peut voir ces informations dans les recensements et les actes de donation.

Jacques a plusieurs fils, mais les deux qui nous concernent sont Georges et Joseph-Octave. Georges est l'aîné, né en 1838, et Joseph-Octave né en 1843 à la suite de trois filles. Lorsque Georges devient adulte et qu'il pense à s'établir, son père lui achète une terre à Sainte-Claire. Il ne réussit pas à s'acquitter de ses obligations et son père doit reprendre la terre. Il devra la cultiver durant plus de sept ans avant de pouvoir la revendre et recouvrer son argent. Georges se remet sur pieds en devenant charretier et Dieu sait qu'il d'autre. Il achète d'autres terres, mais semble être plus intéressé au commerce qu'à l'agriculture. Cependant, on sait que, dans le temps, tout commerçant ou professionnel quelconque possédait une terre pour les besoins de sa famille, et Georges n'était pas différent des autres.

Joseph-Octave, quant à lui, s'installa sur une petite terre dans le canton de Frampton. Il entreprit de commercer tout ce qui procurait

un profit : bétail, instruments agricoles, terres et terres à bois, moulins à scie et à farine, etc. Même les décès de sa femme et d'un enfant presque simultanément ne l'empêchèrent pas d'effectuer des transactions dans les semaines suivantes. Même si ses affaires étaient florissantes, son père lui avait réservé l'héritage de ses biens. Le neuf avril 1870, il hérite par donation de tous les biens : deux grandes terres, le bétail et le roulant. Toutefois, il devait se conformer à toutes les obligations conformément aux habitudes, c'est-à-dire entre autres, de garder ses parents jusqu'à leur décès et ainsi de suite. Cependant, Joseph-Octave n'était pas cultivateur, il ne voyait en cette transaction que la chance de faire un profit substantiel lui permettant de rendre ses affaires encore plus florissantes. Il vendit donc une moitié de la terre venant de son grand-père à un des fils Bilodeau, deuxième voisin. Il vendit le reste à son frère Georges incluant toutes les obligations envers ses parents.

Georges vint s'installer sur la terre acquise précédemment de Denis Tremblay. Le 8 octobre 1882, il vend l'autre moitié de la terre de son père à François, l'autre fils Bilodeau. C'est comme ça que l'une des terres ancestrales de Jacques Marceau est devenue possession des Bilodeau durant 75 ans. Ce fut Zéphirin Bilodeau qui la revendit à Lionel Marceau pour la ramener enfin dans le giron des Marceau vers 1949. Pendant ce temps, Georges vivait sur l'autre terre (celle provenant de Denis Tremblay) tout en continuant de commercer lui aussi, néanmoins, sur une plus petite échelle que son frère. Vers les années 1875, Joseph-Octave ne pouvant plus suffire à la tâche fit de son frère Georges son chargé d'affaires, lui donnant carte blanche pour acheter, vendre, collecter l'argent dû et payer les obligations.

Il lui laissa un fonds de roulement de 3000 livres. Vers 1878, Joseph Octave demande à son frère de tout liquider, car il décide d'aller vivre outre frontière. J'ai d'ailleurs retrouvé les traces de cette famille à Fitchburg, Mass.

Le 11 septembre 1885, Georges échange sa terre contre un moulin à farine situé en la paroisse de Saint-Claire au nord-est de la rivière Etchemin moyennant 500 piastres courantes de retour avec Louis Beaudoin. (Il s'agissait du moulin Plante). Ce dernier devient donc cultivateur en lieu et place de Georges Marceau. Cette propriété qui avait été entre les mains des Marceau vient de leur échapper. Cependant, ce ne sera pas pour très longtemps. En effet, le 4 mai 1899, Louis Beaudoin vend à Octave Marceau, fils de Louis, la terre qu'il avait acquise de Georges. Octave,

demeuré célibataire demeurera sur cette terre durant toute sa vie active avec sa sœur qui n'avait pas pris conjoint elle non plus. Après quarante et un ans, soit en 1940, il revendra sa propriété à Gérard Marceau, fils de Charles, il faut bien le mentionner, car l'autre Gérard était dit Gérard à Cléophas.

Comme on l'a vu, ces terres étaient plutôt petites : trois arpents et demi de front sur vingt-six de profondeur. Dès le début de la deuxième génération, les gens des concessions St-Luc et St-Jean firent l'acquisition de petits lopins de terre situés un peu partout dans les racoins où il était impossible de constituer une terre complète à cause du relief et des accidents du terrain dans ces mêmes concessions. Cependant, l'endroit privilégié de ces habitants se situait sur les collines de la petite Buckland,

au sud du quatrième rang de St-Lazare. Ces terres impropres à la culture servaient dans la plupart des cas de terre à bois de chauffage et de construction, sans compter les érablières. Ce faisant, il était désormais possible de défricher sa terre presque en entier à moins d'y trouver des endroits marécageux ou garnis de pierres impossibles à déplacer. L'histoire des terres des Marceau, des Bilodeau, des Roy, des Audet, des Beaudoin, etc. n'est pas différente. Leur cheminement a été sensiblement le même. Elles ont été concédées en même temps à des gens qui, pour la plupart, venaient des territoires de l'ancienne seigneurie de La Durantaye. Toutes les terres de St-Vallier et St-Michel ayant été concédées depuis longtemps, les fils des cultivateurs étaient bien heureux de trouver de si belles terres, au sol riche et si près de chez eux. □



Terres de Jacques Marceau et plus tard de ses fils Magloire et Jacques.

Vous savez des choses ? Appelez-nous.

Les sujets principaux des prochains numéros seront **Saint-Philémon**, **Les militaires**, **Beaumont** et, en fin d'année 2009, **Les cimetières en Bellechasse**. Nous lançons par la présente un avis à tous les historiens en herbe et chevronnés de nous faire savoir s'ils peuvent nous apporter des informations, photos ou articles sur ces sujets que nous traiterons en 2009.

Appelez **Robert Lebrun : 418 883-5110** ou envoyez un message à redaction@shbellechasse.com.

Faire parvenir les informations avant le 10 janvier pour Saint-Philémon, avant le 10 avril pour Les militaires, avant le 10 juillet pour Beaumont et avant le 10 octobre pour Les cimetières.

Joyeuses fêtes. □



O'Farrell



Lapierre



JOHN O'FARRELL et LUCIE LAPIERRE, grands-parents

« Nous croyons à l'importance du patrimoine et de l'histoire de Bellechasse pour les générations actuelles et futures et nous encourageons les actions entreprises pour leur mise en valeur. Notre caisse aussi. »

Caisse populaire Desjardins
de la Vallée de l'Etchemin

Caisse populaire Desjardins
des Abénakis

Caisse populaire Desjardins
des Rivières Boyer et Etchemin

Caisse populaire Desjardins
du Mont de Bellechasse

Caisse Desjardins
des Seigneuries de Bellechasse



Desjardins

Caisses de Bellechasse